Les Contes
de ma Mère l'oie
en Français Contemporain.

Charles Perrault.

Adaptation de

Laurent Paul Sueur.

Les Contes de ma Mère l'oie
en Français Contemporain
by Laurent Sueur

Copyright © 2024 Laurent Sueur.
All rights reserved.

No part of this book may be reproduced
or used in any manner without the prior written permission
of the copyright owner, except for the use
of brief quotations in a book review.

To request permissions, contact the publisher at
l.sueur@yahoo.com

Ebook: ISBN 978-2-9595124-8-3

First ebook edition: August 2024.

Edited by Laurent Sueur.

Laurent Sueur
1 B rue Alfred Duthil,
76160 Darnétal.
France.

Table des matières.

Le petit chaperon rouge.

Le petit poucet.

La belle au bois dormant.

Cendrillon.

Le chat botté.

Riquet à la houppe.

Peau d'âne.

Les fées.

Barbe bleue.

Le petit chaperon rouge.

Il était une fois une petite fille (1) de la campagne, la plus jolie au monde. Sa mère en était folle et sa grand-mère encore plus. Cette bonne femme lui avait fait faire un petit chaperon rouge qui lui allait si bien que partout on l'appelait *petit chaperon rouge.*

Un jour sa mère, ayant fait des galettes, lui dit d'aller voir comment se portait sa grand-mère, car on lui avait dit qu'elle était malade.

-«Porte-lui une galette et ce petit pot de beurre», dit-elle.

Le petit chaperon rouge partit immédiatement pour aller chez sa grand-mère qui demeurait dans un autre village. En passant dans un bois elle rencontra notre ami le Loup qui avait bien envie de la manger, mais qui n'osa pas car il y avait quelques bûcherons dans la forêt.

Il lui demanda alors où elle allait. La pauvre enfant qui ne savait pas qu'il est dangereux de s'arrêter pour écouter un Loup, lui dit:

-«je vais voir ma grand-mère pour lui porter une galette avec un petit pot de beurre envoyés par ma mère».

-«Habite-t-elle très loin?», lui demanda le Loup.

-«Oh oui», répondit le petit chaperon rouge, «c'est au-delà du moulin que vous voyez tout au fond, là-bas, au niveau de la première maison du village».

-«Eh bien», dit le Loup, «je tiens absolument à aller la voir aussi. Je vais prendre ce chemin-là. Quant à toi, prends celui-là: nous verrons qui arrivera le plus rapidement».

Le Loup se mit à courir de toute ses forces, en empruntant le chemin qui était le plus court. La petite fille prit le chemin le plus long, s'amusa à cueillir des noisettes, à courir après les papillons, et à faire des bouquets avec les petites fleurs qu'elle rencontra ci et là. Le Loup ne fut pas long à arriver à la maison de la grand-mère. Il frappa à la porte:

-«Toc, toc».

-«Qui est-ce»?

-«C'est votre (2) petite-fille, le petit chaperon rouge», dit le Loup en contrefaisant sa voix. «Je vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie».

La bonne grand-mère qui était dans son lit parce qu'elle était un peu malade, lui cria:

-«tire la chevillette, la bobinette tombera».

Le Loup tira la chevillette et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme et la dévora en un instant: il y avait plus de trois jours qu'il n'avait rien mangé! Ensuite, il ferma la porte et alla se coucher dans le lit de la grand-mère. Il attendit le petit chaperon rouge qui, quelque temps après, vint frapper à la porte.

-«Toc, toc».

-«Qui est-ce»?

Le petit chaperon rouge entendit la grosse voix du Loup. Elle eut d'abord peur mais, croyant que sa grand-mère était enrhumée, elle répondit:

-«c'est votre petite-fille, le petit chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre préparés par ma mère».

Le Loup lui dit, en baissant un peu le ton de sa voix:

-«tire la chevillette, la bobinette tombera».

Le petit chaperon rouge tira la chevillette et la porte s'ouvrit. Le Loup la voyant entrer, lui dit, en se cachant sous la couverture du lit:

-«mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche puis viens te reposer près de moi».

Le petit chaperon rouge se déshabilla et se mit dans le lit. Elle fut très étonnée par l'aspect physique de sa grand-mère. Elle lui dit:

-«grand-mère, pourquoi avez-vous des bras aussi longs»?

-«C'est pour mieux t'étreindre, ma petite».

-«Grand-mère, pourquoi avez-vous des jambes aussi longues»?

-«C'est pour mieux courir, mon enfant».

-«Grand-mère, pourquoi avez-vous de grandes oreilles»?

-«C'est pour mieux écouter, mon enfant».

-«Grand-mère, pourquoi avez-vous de grands yeux»?

-«C'est pour mieux voir, mon enfant».

-«Grand-mère, pourquoi avez-vous de grandes dents»?

-**«C'est pour te manger»!**

En disant ces mots, ce méchant Loup se jeta sur le petit chaperon rouge et la mangea.

Moralité.

On voit ici que les enfants, surtout les jeunes filles qui sont belles, bien faites, et gentilles, ont tort d'écouter des personnes peu recommandables. Ce n'est donc pas une chose étrange si le loup en mange autant. Je dis le loup,

car tous les loups ne sont pas de la même sorte. Certains sont courtois, discrets, paisibles, apprivoisés, agréables et doux. Ils suivent les jeunes demoiselles jusque dans les maisons, jusque dans les chambres! Hélas, on oublie que ces loups cérémonieux sont les plus dangereux de tous.

(1) Il ne faut pas se laisser abuser par «petit», il s'agit, en fait, d'une jeune fille. Dans cet ordre d'idée, fillette, dans le français du 15ème siècle par exemple, désigne une jeune femme.

(2) Le vouvoiement est de règle jusqu'à la fin du 19ème siècle: même très démodé, il convient mieux ici que le tutoiement.

Le petit poucet.

Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfants: tous des garçons! L'aîné n'avait que dix ans et le plus jeune sept. On s'étonnera du fait que le bûcheron ait eu tant d'enfants en si peu de temps: sa femme allait vite en besogne et en faisait deux à la fois. Ils étaient très pauvres et leurs sept enfants les dérangeaient beaucoup car aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie. Ce qui les ennuyait encore c'est que le plus jeune était chétif et peu bavard; on prenait cela pour de la bêtise alors que c'était une marque d'intelligence. Il était si petit que quand il vint au monde il n'était pas plus gros que le pouce, ce qui fit qu'on l'appela *petit poucet*. Ce pauvre enfant était le souffre-douleur de la maison, et on lui donnait toujours tort. Cependant, il était le plus fin et le plus avisé de tous les frères, et s'il parlait peu, il écoutait beaucoup.

Il vint une année horrible: la famine fut si terrible que ces pauvres gens décidèrent de se débarrasser de leurs enfants. Un soir que les

enfants étaient couchés et que le bûcheron était auprès du feu avec sa femme, il lui dit, le cœur serré:

-«tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants. Je ne supporterai pas de les voir mourir de faim devant moi, je suis donc résolu à les abandonner demain, dans les bois. Ce sera très facile car pendant qu'ils s'amuseront à faire des fagots, nous n'aurons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient».

-«Ah!», s'écria la bûcheronne, «oserais-tu abandonner tes propres enfants»?

Son mari avait beau insister sur leur grande pauvreté, elle ne pouvait pas l'accepter. Elle était pauvre, mais elle était tout de même leur mère. Quoi qu'il en soit, ayant considéré quelle douleur ce serait de les voir mourir de faim, elle accepta l'idée et alla se coucher en pleurant. Le petit poucet avait pu entendre toute la conversation. En effet, ayant entendu depuis son lit qu'ils parlaient de choses sérieuses, il s'était levé doucement et glissé sous l'escabeau de son père pour les écouter sans être vu. Il s'était alors recouché mais n'avait pas pu se rendormir, songeant à ce qu'il devait faire. Il se leva de bon matin et alla au bord d'un ruisseau où il remplit ses poches de petits cailloux blancs; il revint ensuite à la maison.

Tout le monde partit mais le petit poucet ne dit rien de tout ce qu'il savait à ses frères. Ils allèrent dans une forêt très épaisse où on ne se voyait pas l'un l'autre à dix pas de distance. Le bûcheron se mit à couper du bois et ses enfants à ramasser des petites branches pour faire des fagots. Le père et la mère les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux peu à peu. Puis ils s'enfuirent en prenant un petit sentier détourné. Lorsque les enfants virent qu'ils étaient seuls, ils se mirent à crier et à pleurer de toutes leurs forces. Le petit poucet les laissa crier, sachant bien par où il passerait pour retourner à la maison: en marchant il avait laissé tomber, le long du chemin, les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches.

Il leur dit donc:

-«ne vous inquiétez pas mes frères; notre père et notre mère nous ont laissés ici mais je vous ramènerai bien à la maison. Suivez-moi».

Ils le suivirent et il les ramena chez eux par le même chemin qu'ils avaient emprunté à travers la forêt. Arrivés, ils n'osèrent tout d'abord pas entrer. Ils se mirent tous contre la porte pour écouter ce que disaient leurs parents.

Lorsque le bûcheron et la bûcheronne arrivèrent chez eux après avoir abandonné leurs

enfants, le seigneur du village leur envoya dix écus qu'il leur devait depuis longtemps et qu'ils n'espéraient plus revoir. Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouraient de faim. Le bûcheron envoya immédiatement sa femme à la boucherie. Comme il y avait longtemps qu'elle n'avait pas mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en fallait pour le souper de deux personnes. Lorsqu'ils furent rassasiés, la bûcheronne dit:

-«où sont maintenant nos pauvres enfants? Ils feraient bonne chère de ce qui nous reste là. Mais aussi, Guillaume, c'est toi qui as voulu les abandonner. J'avais bien dit que nous nous en repentirions. Que font-ils maintenant dans cette forêt? Mon Dieu, les loups les ont peut-être déjà mangés! Tu es bien inhumain d'avoir abandonné ainsi tes enfants».

Le bûcheron s'impatienta à la fin car elle dit, plus de vingt fois, *qu'ils s'en repentiraient* et *qu'elle l'avait bien dit*. Il menaça de la battre si elle ne se taisait pas. Le bûcheron était peut-être encore plus contrarié que sa femme et, en plus, elle lui cassait les pieds! Il partageait l'opinion de ces hommes qui aiment beaucoup les femmes qui ont raison, mais qui trouvent très importunes celles qui ont toujours raison. La bûcheronne était en pleurs.

-«Hélas! Où sont maintenant mes enfants, mes pauvres enfants»?

Elle le dit une fois si haut que les enfants, qui étaient derrière la porte, l'ayant entendu, se mirent à crier tous ensemble: «nous voilà, nous voilà». Elle courut vite leur ouvrir la porte et leur dit en les étreignant:

-«que je suis contente de vous revoir, mes chers enfants. Vous êtes tous très fatigués et vous devez mourir de faim. Et toi Pierrot, comme tu es sale, viens que je te débarbouille».

Ce Pierrot était son fils aîné. Elle l'aimait plus que tous les autres parce qu'il était un peu roux, et qu'elle était un peu rousse elle-même. Ils se mirent à table et mangèrent d'un appétit qui fit plaisir au père et à la mère. Ils leurs racontèrent la peur qu'ils avaient eu dans la forêt; ils parlèrent presque toujours tous ensemble. Ces bonnes gens étaient ravis de revoir leurs enfants, et cette joie dura tant que les dix écus durèrent. Mais lorsque l'argent fut dépensé, ils retombèrent dans leur premier chagrin et décidèrent encore de les abandonner. Pour ne pas manquer leur coup, ils les mèneraient bien plus loin que la première fois. Ils ne purent se cacher pour parler de cela: le petit poucet les entendit et décida de se sortir d'affaire comme il l'avait déjà fait. Mais bien qu'il

se fût levé de bon matin pour aller ramasser des petits cailloux, il ne put pas mener à bien son projet car il trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne sut pas comment réagir, mais la bûcheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain, pour leur petit-déjeuner, il pensa qu'il pourrait certainement se servir de celui-ci, au lieu de cailloux, en jetant des miettes le long des chemins où il passerait. Il le mit donc dans sa poche.

Les parents les menèrent dans l'endroit le plus épais et le plus obscur de la forêt. Dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un sentier détourné et les laissèrent là. Le petit poucet ne s'en préoccupa pas, parce qu'il croyait retrouver aisément son chemin, grâce au pain qu'il avait semé partout où il était passé. Mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette: les oiseaux étaient venus et avaient tout mangé. Ils étaient donc très contrariés car, plus ils marchaient, plus ils s'égaraient et s'enfonçaient dans la forêt.

La nuit vint. Le vent se mit à souffler très fort: ils étaient terrifiés. Ils croyaient entendre, de tous côtés, les hurlements des Loups venus pour les dévorer. Ils n'osaient presque pas se parler, ni tourner la tête. Il survint une grosse pluie qui les mouilla jusqu'aux os. Ils glissaient à chaque pas et tombaient dans la boue, d'où ils se

relevaient extrêmement sales, ne sachant que faire de leurs mains. Le petit poucet grimpa en haut d'un arbre pour voir s'il ne trouverait pas quelque chose. Ayant regardé dans toutes les directions, il vit une petite lumière, comme celle d'une chandelle, mais qui était très loin, au-delà de la forêt. Il descendit de l'arbre et lorsqu'il fut à terre, il ne vit plus rien; cela le désola. Cependant, ayant marché quelque temps avec ses frères du côté où il avait vu la lumière, il la revit en sortant du bois.

Ils arrivèrent enfin à la maison où était cette chandelle, non sans bien des frayeurs, car souvent ils la perdaient de vue, ce qui leur arrivait toutes les fois qu'ils descendaient dans un endroit un peu encaissé. Ils frappèrent à la porte et une femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils voulaient. Le petit poucet lui dit qu'ils étaient de pauvres enfants qui s'étaient perdus dans la forêt, et qui demandaient à être hébergés par charité. Cette femme, les voyant tous si sales, se mit à pleurer et leur dit:

-«hélas, mes pauvres enfants, où êtes-vous allés vous mettre? Savez-vous qu'ici c'est la maison d'un ogre qui mange les petits enfants»?

-«Hélas, madame», lui répondit le petit poucet, qui tremblait énormément, tout comme ses frères, «que pouvons-nous faire? Il est bien

sûr que les loups de la forêt ne manqueront pas de nous manger, cette nuit, si vous ne nous hébergez pas chez vous; et donc nous aimerions mieux que ce soit Monsieur votre mari qui nous mange: il aura peut-être pitié de nous si vous le suppliez».

La femme de l'ogre qui crut qu'elle pourrait les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer et les mena se chauffer auprès d'un bon feu, car il y avait un mouton, tout entier, à la broche pour le souper de l'ogre. Alors qu'ils commençaient à se réchauffer, ils entendirent frapper trois ou quatre grands coups à la porte: c'était l'ogre qui revenait. Aussitôt sa femme les fit se cacher sous le lit et alla ouvrir la porte. L'ogre demanda d'abord si le souper était prêt et si on avait tiré du vin. Il se mit immédiatement à table. Le mouton était encore tout sanglant: il ne lui sembla que meilleur. Il renifla à droite et à gauche, disant qu'il sentait la chair fraîche. Sa femme lui dit:

-«ce doit être ce veau que je viens d'habiller».

-«Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois», reprit l'ogre en regardant sa femme de travers, «et il y a quelque chose de louche ici»!

En disant ces mots, il se leva de table et alla directement dans la chambre, près du lit.

-«Ah», dit-il, «voilà donc comment tu comptes me tromper, maudite femme. Je me demande pourquoi je ne te mange pas aussi. Tu as de la chance d'être une vieille carne. Voilà du gibier qui arrive bien à propos pour nourrir trois ogres de mes amis, qui doivent venir me voir dans peu de temps».

Il les tira, de dessous le lit, l'un après l'autre. Ces pauvres enfants se mirent à genoux en lui demandant pardon, mais ils avaient affaire au plus cruel de tous les ogres qui, bien loin d'avoir de la pitié, les dévorait déjà des yeux. Il dit à sa femme que ce serait là de délicieux morceaux une fois nappés d'une de ses bonnes sauces. Il alla prendre un grand couteau. En s'approchant de ces pauvres enfants, il l'aiguisa sur une longue pierre qu'il tenait dans sa main gauche. Il en avait déjà empoigné un lorsque sa femme lui dit:

-«pourquoi voulez-vous le faire maintenant, n'aurez-vous pas assez de temps demain matin»?

-«Tais-toi», reprit l'ogre, «ils seront encore plus tristes».

-«Mais vous avez encore là tant de viande», reprit sa femme, «voilà un veau, deux moutons et la moitié d'un cochon».

-«Tu as raison», dit l'ogre, «donne leur bien à manger afin qu'ils ne maigrissent pas, et mets-les au lit».

La femme était ravie. Elle leur apporta un bon dîner, mais ils ne purent pas manger tant ils étaient effrayés. Quant à l'ogre, il se remit à boire, heureux d'avoir de quoi si bien régaler ses amis. Il but une douzaine de verres de plus que d'habitude, ce qui lui donna un peu mal à la tête et l'obligea à aller se coucher.

L'ogre avait sept filles qui n'étaient encore que des enfants. Ces petites ogresses avaient toutes un très joli teint parce qu'elles mangeaient de la chair fraîche, comme leur père. Cependant, elles avaient de petits yeux gris et ronds, le nez crochu et une très grande bouche avec de longues dents très aiguës et éloignées les unes des autres. Elles n'étaient pas encore fondamentalement méchantes, mais elles promettaient beaucoup, car elles mordaient déjà les petits enfants pour sucer leur sang.

On les avait couchées de bonne heure. Elles étaient toutes les sept dans un grand lit. Chacune avait une couronne d'or sur la tête. Il y avait,

dans la même chambre, un autre lit de la même grandeur. Ce fut dans ce lit que la femme de l'ogre coucha les sept petits garçons. Elle alla ensuite dormir auprès de son mari. Le petit poucet qui avait remarqué que les filles de l'ogre avaient des couronnes d'or sur la tête, et qui craignait que l'ogre regrette de ne pas les avoir égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit. Il prit son bonnet et ceux de ses frères et alla, tout doucement, les mettre sur la tête des sept filles de l'ogre, après leur avoir enlevé leurs couronnes d'or. Il mit ces dernières sur la tête de ses frères et la sienne, afin que l'ogre les prît pour ses filles, et ses filles pour les garçons qu'il voulait égorger.

La chose se passa comme il l'avait imaginée. L'ogre s'était réveillé sur les minuit. Il regrettait d'avoir remis au lendemain ce qu'il aurait pu faire la veille. Il se leva donc brusquement du lit et, prenant son grand couteau, il dit:

-«allons voir comment se portent nos petits garnements. Agissons donc tout de suite. Il monta à tâtons jusque dans la chambre de ses filles et s'approcha du lit où étaient les petits garçons. Ils dormaient tous, excepté le petit poucet. Il eut très peur lorsqu'il sentit la main de l'ogre lui toucher la tête, comme il avait touché

celle de tous ses frères. L'ogre sentit les couronnes d'or.

-«vraiment», dit-il, «j'allais faire là une grosse erreur. Je vois bien que j'ai trop bu hier soir».

Il alla ensuite près du lit de ses filles où il sentit, sous ses doigts, les petits bonnets des garçons. Il dit:

-«ah, voilà nos gaillards. Mettons-nous à l'ouvrage».

En disant ses mots, il coupa, sans hésiter, la gorge de ses sept filles. Très content de cette action, il alla se recoucher auprès de sa femme. Dès que le petit poucet entendit ronfler l'ogre, il réveilla ses frères et leur dit de s'habiller rapidement et de le suivre. Ils descendirent silencieusement dans le jardin. Ils sautèrent par-dessus la muraille. Ils coururent presque toute la nuit, en tremblant continuellement et sans savoir où ils allaient.

S'étant réveillé, l'ogre dit à sa femme:

-«monte habiller les petits garnements d'hier soir».

L'ogresse fut très étonnée de la bonté de son mari. Elle ne comprit pas ce qu'il entendait par «habiller» (1). Elle croyait qu'il lui ordonnait de leur mettre leurs habits sur le dos. Elle monta et fut bien surprise lorsqu'elle vit ses sept filles

égorgées, nageant dans leur sang. Elle commença par s'évanouir (car c'est la première chose que font presque toutes les femmes dans cette situation). L'ogre craignant que sa femme ne fût trop longue à faire la besogne dont il l'avait chargée, monta afin de l'aider. Il fut autant étonné que sa femme lors qu'il vit ce spectacle affreux.

-«Ah, qu'ai-je fait?», s'écria-t-il, «ils vont me le payer, les malheureux, et tout de suite».

Il vida aussitôt un broc d'eau sur la tête de sa femme. Elle revint à elle. Il lui dit alors:

-«donne-moi vite mes bottes de sept lieues, afin que j'aille les attraper».

Il se mit en route et, après avoir couru bien loin, de tous côtés, il s'engagea enfin sur le chemin où marchaient ces pauvres enfants, qui n'étaient plus qu'à cent pas de la maison de leur père. Ils virent l'ogre aller de montagne en montagne et traverser des rivières avec la même facilité que si c'était des ruisseaux. Le petit poucet vit une grotte près du lieu où ils étaient. Il y fit se cacher ses six frères et s'y mit aussi, regardant constamment ce que l'ogre faisait. Celui-ci se trouva très fatigué à cause du long chemin qu'il avait fait inutilement: les bottes de sept lieues épuisent leur homme. Il voulut donc se reposer. Par hasard, il alla s'asseoir sur le

rocher où les petits garçons s'étaient cachés. Comme il était très fatigué, il s'endormit très peu de temps après s'être allongé. Il se mit à ronfler si bruyamment que les pauvres enfants eurent aussi peur que lorsqu'il tenait son grand couteau pour leur couper la gorge. Le petit poucet avait moins peur. Il dit à ses frères de s'enfuir pendant que l'ogre dormait profondément, et qu'ils ne se préoccupent pas de lui. Ils suivirent son conseil et gagnèrent vite leur maison. Le petit poucet s'étant approché de l'ogre, lui tira doucement ses bottes et les mit aussitôt à ses pieds. Les bottes étaient très grandes mais, comme elles étaient magiques, elles avaient le don de s'agrandir ou de rapetisser selon la taille du pied de celui qui les portait. Ainsi, elles prirent la forme et la taille du pied du petit poucet. Elles semblaient avoir été faites pour lui.

Il alla droit à la maison de l'ogre où il trouva la femme pleurant auprès de ses filles égorgées.

-«Votre mari», lui dit-il, «est en grand danger car il a été pris par une bande de voleurs qui ont juré de le tuer s'il ne leur donnait pas tout son or et tout son argent. Alors qu'ils tenaient le poignard sur sa gorge, il m'a aperçu et m'a prié de vous avertir de la situation dans laquelle il se trouve, et de vous dire de me

donner tout ce qu'il possède, sans exception. Si vous ne le faites pas, ils n'auront aucune pitié: ils le tueront. Comme la chose est urgente, il a voulu que je prenne ses bottes de sept lieues, que je porte ici, afin d'aller vite et que vous constatiez aussi que je ne suis pas un menteur».

La femme, très effrayée, lui donna aussitôt tout ce qu'elle avait, car cet ogre était un bon mari, même s'il mangeait les petits enfants. Le petit poucet étant donc chargé de toutes les richesses de l'ogre, retourna à la maison de son père, où il fut très bien accueilli.

Il y a beaucoup de gens qui ne sont pas d'accord sur certains faits. Ils prétendent que le petit poucet n'a jamais volé les bottes de l'ogre, qu'à la vérité, il n'avait pas l'impression de les lui voler puisqu'il s'en servait pour courir après les petits enfants. Ces gens-là assurent le savoir de source sûre car ils ont bu et mangé dans la maison du bûcheron! Ils assurent que le petit poucet, après avoir chaussé les bottes de l'ogre, alla à la Cour. Il savait qu'on se préoccupait d'une armée située à deux cents lieues de là, et du succès d'une bataille. Ils racontent qu'il alla trouver le Roi pour lui dire que, s'il le souhaitait, il lui rapporterait des nouvelles de l'armée avant la fin de la journée. Le Roi lui promit une grosse

somme d'argent s'il réussissait. Le petit poucet rapporta des nouvelles le soir même. Cette première course l'ayant fait connaître, il gagna beaucoup d'argent, car le Roi le payait très bien pour porter ses ordres à l'armée. Une infinité de dames lui donnèrent tout l'argent qu'il voulait pour avoir des nouvelles de leurs amoureux: ce fut là qu'il gagna le plus. Il y avait aussi quelques femmes qui le chargeaient de lettres pour leur mari, mais elles le payaient si mal, et cela représentait si peu, qu'il ne voulut pas déclarer ce qu'il gagna de ce côté-là.

Après avoir fait, pendant quelque temps, le métier de coursier, et amassé un gros capital, il revint chez son père, où il est impossible de s'imaginer la joie de sa famille. Il améliora considérablement leur situation. Il acheta des offices (2) nouvellement créés pour son père et ses frères. Ainsi, il leur donna un métier et, en même temps, tissa des liens avec des personnes influentes.

Moralité.

On est toujours content d'avoir beaucoup d'enfants quand ils sont tous beaux, bien faits, très grands et d'une apparence avantageuse. Si l'un d'eux est faible ou peu bavard, on le méprise,

on s’en moque et on le vole. Quelquefois, cependant, c'est ce marmot qui fera le bonheur de toute la famille.

(1) Habiller veut également dire préparer une viande avant de la cuire.
(2) Document officiel qui permettait de travailler pour le roi et de percevoir un salaire régulier.

La belle au bois dormant.

Il était une fois un Roi et une Reine qui étaient très mécontents de ne pas avoir d'enfants; ils étaient si mécontents qu’aucun mot ne peut décrire leur situation. Ils visitèrent toutes les sources miraculeuses, firent des vœux, des pèlerinages, des dons: tout fut mis en œuvre et rien ne fonctionna! Pourtant, un jour, la Reine grossit et accoucha d'une fille. On fit un beau baptême. On donna pour marraines à la petite

princesse, toutes les fées qu'on put trouver dans le pays: on en trouva sept.

Chacune d'elles lui fit un don, comme c'était la coutume, pour les fées, en ces temps-là. La princesse reçut, de cette manière, toutes les perfections imaginables. Après les cérémonies du baptême, tout le monde revint au château du Roi, où il y avait un grand festin en l'honneur des fées. On mit, devant chacune d'elles, un couvert magnifique, avec un étui en or massif dans lequel il y avait une cuillère, une fourchette et un couteau en or fin décoré de diamants et de rubis. Mais alors que chacun prenait place à table, on vit entrer une vieille fée qui n'avait pas été invitée, parce qu'il y avait plus de cinquante ans qu'elle n'était pas sortie d'une tour et qu'on la croyait morte, ou ensorcelée!

Le Roi lui fit donner un couvert, mais il n'y eut pas moyen de lui fournir un étui en or massif, comme aux autres: on n'en avait fait faire que sept pour les sept fées. La vieille fée crut qu'on la méprisait; elle grommela quelques menaces entre ses dents. Une des jeunes fées qui était près d'elle l'entendit. Elle pensa qu'elle pourrait offrir un mauvais don à la petite princesse. Aussi, dès que tout le monde fut sorti de table, elle alla se cacher derrière la tapisserie, afin d'être la dernière à parler et pouvoir réparer, autant qu'il

lui serait possible, le mal que la vieille fée aurait fait.

Les fées commencèrent à faire leurs dons à la princesse. La plus jeune lui donna pour don d'être la plus belle personne du monde, celle d'après d'avoir l'esprit d'un ange, la troisième d'exécuter à la perfection ce qu'elle entreprendrait, la quatrième de danser extrêmement bien, la cinquième de chanter comme un rossignol, et la sixième de jouer de toutes sortes d'instruments comme une virtuose. Le tour de la vieille fée étant venu, elle dit, en bougeant la tête, plus de dépit que de vieillesse, que la princesse se piquerait le doigt avec un fuseau et qu'elle en mourrait. Ce terrible don fit frémir et pleurer toute les personnes présentes. A ce moment, la jeune fée sortit de derrière la tapisserie et prononça ces paroles:

-«rassurez-vous Roi et Reine, votre fille n'en mourra pas. Il est vrai que je n'ai pas assez de pouvoirs pour défaire entièrement ce que la vieille fée a fait, cependant, quand la princesse se piquera le doigt avec un fuseau, au lieu d'en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil qui durera cent ans, au bout desquels le fils d'un roi viendra la réveiller».

Le Roi, pour essayer d'éviter le malheur annoncé par la vieille fée, fit aussitôt publier un

édit par lequel il défendait à tout le monde, sous peine de mort, de filer au fuseau ou d'avoir des fuseaux chez soi.

Au bout de quinze ou seize ans, le Roi et la Reine séjournèrent dans une de leurs maisons de plaisance. Un jour, la jeune princesse, courant dans le château et montant de chambre en chambre, atteignit le haut d'un donjon. Il y avait là, dans un petit logement haut perché, une bonne vieille qui filait sa quenouille. Cette bonne femme n'avait pas entendu parler de l'interdiction que le Roi avait faite de filer au fuseau.

-«Que faites-vous là, ma bonne dame?», demanda la princesse.

-«Je file, ma belle enfant», lui répondit la vieille femme qui ne la connaissait pas.

-«Ha! Que cela est joli», reprit la princesse, «comment faites-vous? Donnez-moi votre instrument que je voie si je peux en faire autant».

Elle n'eut pas plutôt pris le fuseau que, comme elle était très nerveuse, un peu étourdie, et que d'ailleurs les fées l'avait décidé ainsi, elle se piqua le doigt et s'évanouit. La bonne vieille, bien embarrassée, appela à l'aide. On vint de tous côtés, on jeta de l'eau sur le visage de la princesse, on délaça son corset, on lui frappa sur les mains, on lui frotta les tempes avec de l'eau

de la Reine de Hongrie (1) mais rien ne la fit revenir à elle. Alors, le Roi, qui était monté à cause du bruit, se souvint de la prédiction des fées. Il pensa que la chose était inévitable puisque les fées l'avaient dit. Il fit mettre la princesse dans le plus bel appartement du palais, sur un lit avec des broderies d'or et d'argent. Elle ressemblait à un ange, tant elle était belle. Son évanouissement n'avait pas ôté les couleurs vives de son teint: ses joues étaient roses et ses lèvres de la couleur du corail. Elle avait seulement les yeux fermés, et on l'entendait respirer doucement, ce qui montrait qu'elle n'était pas morte.

Le Roi ordonna qu'on la laisse dormir jusqu'à ce que l'heure de son réveil arrive. La bonne fée qui lui avait sauvé la vie, en la condamnant à dormir cent ans, était dans le royaume de Mataquin, à douze mille lieues de là, lorsque l'accident arriva. Elle fut avertie en un instant par un nain qui portait des bottes de sept lieues, c'est-à-dire des bottes avec lesquelles on faisait sept lieues d'une seule enjambée. La fée partit sur-le-champ et, au bout d'une heure, on la vit arriver dans un chariot de feu trainé par des dragons. Le Roi alla lui présenter la main à la descente du chariot. Elle approuva tout ce qu'il avait fait mais, comme elle était très prévoyante,

elle pensa que quand la princesse viendrait à se réveiller, elle serait bien embarrassée, toute seule, dans ce vieux château. Voici alors ce qu'elle fit: hormis le Roi et la Reine, elle toucha de sa baguette magique tout ce qui était dans ce château, à savoir les gouvernantes, filles d'honneur, femmes de chambre, gentilshommes, officiers, maîtres d'hôtel, cuisiniers, marmitons, aides de cuisine, gardes, portiers, pages, valets de pied. Elle toucha aussi tous les chevaux qui étaient dans les écuries, avec les palefreniers, les gros chiens de garde et la petite Pouffe, petite chienne de la princesse, qui était auprès d'elle, sur son lit. Dès qu'elle les eut touchés, ils s'endormirent tous, pour ne se réveiller qu'en même temps que leur maîtresse, afin d'être prêts à la servir quand elle en aurait besoin. Les broches qui étaient dans la cheminée, pleines de perdrix et de faisans, s'endormirent, tout comme le feu. Cela se fit en un instant: les fées agissent toujours très vite. Alors, le Roi et la Reine, après avoir embrassé leur chère enfant sans la réveiller, sortirent du château et firent publier une ordonnance qui interdisait, à qui que ce soit, d'en approcher. Cette précaution n'était pas nécessaire car, dans tout le parc, en l'espace d'un quart d'heure, il poussa une si grande quantité de grands et petits arbres, de ronces et de

buissons très denses et épineux que ni bête, ni homme, n'aurait pu passer. Ainsi, on ne voyait plus que le haut des tours du château, et encore, il fallait être très loin. On se doute bien que ce fut là un tour de magie de la fée, afin que la princesse, pendant son sommeil, n'eût rien à craindre des curieux.

Au bout de cent ans, le fils du Roi qui régnait alors, et qui était d'une autre famille que celle de la princesse endormie, alla chasser de ce côté-là. Il demanda ce que c'était que ces tours qu'il voyait au-dessus de cette grande forêt impénétrable. On lui répondit suivant ce que chacun avait entendu dire. Les uns déclarèrent que c'était un vieux château peuplé de fantômes, les autres que tous les sorciers de la région y faisaient leur sabbat. L'opinion la plus commune était qu'un ogre y demeurait, et qu'il y amenait tous les enfants qu'il réussissait à attraper, afin de pouvoir les manger sans être dérangé. En effet, on ne pouvait pas le suivre puisqu'il était le seul à pouvoir se frayer un passage dans la forêt. Le prince ne savait qui croire, lorsqu'un vieux paysan prit la parole et lui dit:

-«Monseigneur, il y a plus de cinquante ans maintenant, j'ai entendu dire à mon père qu'il y avait, dans ce château, une princesse, la plus

belle au monde, qu'elle devait dormir cent ans avant d'être réveillée par le fils d'un roi, auquel elle était réservée».

En entendant cela, le jeune prince s'émut. Il crut, sans hésiter, qu'il mettrait fin à une si belle aventure. Poussé par l'amour et la gloire, il décida de voir, sur le champ, de quoi il retournait. A peine s'avança-t-il vers la forêt, que tous les grands arbres, les ronces et les buissons s'écartèrent pour le laisser passer. Il alla vers le château qu'il voyait au bout d'une grande allée, où il s'engagea. Il fut un peu surpris de constater qu'aucune des personnes qui l'accompagnaient n'avait pu le suivre: les arbres s'étaient rapprochés immédiatement après son passage. Il continua tout de même son chemin: un prince jeune et amoureux est toujours vaillant. Il entra dans une grande cour où tout ce qu'il vit le terrifia! Le silence était pesant. L'image de la mort inondait l'endroit: partout gisaient des corps d'hommes et d'animaux. Il reconnut pourtant au nez bourgeonné, et au visage cramoisi des portiers, qu'ils n'étaient qu'endormis. Dans leur gobelet il y avait encore quelques gouttes de vin, ce qui démontrait qu'ils s'étaient endormis en buvant. Il passa une grande cour pavée de marbre, monta un escalier et entra dans la salle des gardes. La carabine à

l'épaule, et ronflant très bruyamment, Ils faisaient comme une haie. Il traversa plusieurs pièces, pleines de gentilshommes et de dames qui dormaient tous, les uns debout, les autres assis. Il entra dans une chambre couverte d'or et vit, sur un lit dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, le plus beau des spectacles: une princesse qui paraissait avoir quinze ou seize ans, et dont l'éclat resplendissant avait quelque chose de lumineux, de divin. Admiratif, il s'approcha en tremblant et se mit à genoux auprès d'elle.

Alors, comme la fin du sortilège était venue, la princesse s'éveilla. Elle le regarda avec des yeux plus tendres qu'une première rencontre ne saurait le permettre.

-«Êtes-vous mon prince?», lui demanda-t-elle, «Vous vous êtes bien fait attendre»!

Le prince, charmé par ces paroles, et plus encore par la manière dont elles avaient été dites, ne sut comment lui témoigner sa joie et sa reconnaissance. Il l'assura qu'il l'aimait plus que lui-même. Ses paroles furent confuses, elles plurent davantage: peu d'éloquence, beaucoup d'amour! Il était plus embarrassé qu'elle, et on ne doit pas s'en étonner car elle avait eu le temps de penser à ce qu'elle allait lui dire. En effet, même si l'histoire n'en dit rien, il semble que la bonne

fée, pour rendre un si long sommeil supportable, lui avait procuré le plaisir des songes agréables. Enfin, après quatre heures de conversation, ils ne s'étaient pas encore dit la moitié des choses qu'ils avaient à se dire.

Pendant ce temps, tout le palais s'était réveillé. Chacun songea à se remettre au travail et comme ils n'étaient pas tous amoureux, ils mourraient de faim. La dame d'honneur, pressée comme les autres, s'impatienta. Elle dit, tout haut, à la princesse que la viande était servie. Le prince aida la princesse à se lever. Elle était très bien habillée mais il se garda bien de lui dire que ces vêtements étaient démodés et que son haut col ne se faisait plus depuis bien des années. Elle n'en n'était pas moins belle pour autant. Ils passèrent alors dans un salon dont les murs étaient couverts de miroirs. Ils y dînèrent et furent servis par les officiers de la princesse. Les violons et les hautbois jouèrent de vieux airs. On ne les écoutait plus depuis près de cent ans, mais ils étaient tout de même jolis. Après le souper, sans perdre de temps, le grand aumônier les maria dans la chapelle du château. La dame d'honneur tira les rideaux de leur lit. Ils dormirent peu, la princesse n'en ayant pas grand besoin.

Le prince la quitta, dès le matin, pour retourner à la ville, où son père s'inquiétait. Le prince lui dit qu'en chassant il s'était perdu dans la forêt et qu'il avait couché dans la cabane d'un fabricant de charbon de bois. Celui-ci lui avait fait manger du pain noir et du fromage. Le Roi, son père, qui était un homme bon, le crut, mais sa mère n'en fut pas vraiment persuadée. Voyant qu'il allait presque tous les jours à la chasse, et qu'il avait toujours une bonne raison pour s'excuser, quand il avait couché deux ou trois nuits dehors, elle pensa qu'il y avait très certainement une femme derrière.

Il vécut plus de deux ans entiers avec la princesse. Ils eurent deux enfants. Le premier était une fille. On l'appela Aurore. Le second, un fils, prit le nom de Jour, car il était encore plus beau que sa sœur. La Reine dit plusieurs fois à son fils, pour le faire s'expliquer, que dans la vie il fallait se faire plaisir, mais il n'osa jamais lui confier son secret. Il la craignait même s'il l'aimait. En fait, elle était de race ogresse, et le Roi ne l'avait épousée que pour sa fortune. On disait même tout bas à la cour qu'elle avait les penchants des ogres et que, lorsqu'elle voyait passer des petits enfants, elle avait toutes les peines du monde à se retenir de se jeter sur eux pour les dévorer. Ainsi, le prince ne voulut

jamais rien dire. Mais quand le Roi mourut, ce qui arriva deux ans plus tard, et qu'il devint roi à son tour, il déclara publiquement son mariage et alla, en grande cérémonie, chercher la Reine, sa femme, dans son château.

On lui fit une entrée magnifique dans la capitale. Elle y entra au milieu de ces deux enfants. Quelque temps après, le Roi partit faire la guerre contre l'Empereur Cantalabutte, son voisin. Il laissa la régence du royaume à la Reine, sa mère, et lui demanda de prendre soin de sa femme et de ses enfants. Il devait rester au front tout l'été. Dès qu'il fut parti, la Reine-mère envoya sa belle-fille et ses petits-enfants dans une maison de campagne située dans les bois, afin de pouvoir assouvir son horrible envie plus facilement. Elle les rejoignit quelques jours après et dit, un soir, à son maître d'hôtel:

-«je veux manger demain, pour mon dîner, la petite Aurore».

-«Ah, Madame!», dit le maître d'hôtel.

-«**Je le veux!**», répondit la Reine sur un ton d'ogresse qui a envie de manger de la chair fraîche, «**et je veux la manger à la sauce Robert**».

Ce pauvre homme voyant bien qu'il ne fallait pas chercher à abuser une ogresse, prit son

grand couteau, et monta dans la chambre de la petite Aurore. Elle avait alors quatre ans. Elle vint, en sautant et en riant, se jeter à son cou et lui demanda des bonbons. Il se mit à pleurer; le couteau lui tomba des mains, et il alla dans la bergerie couper la gorge à un petit agneau. Il confectionna une sauce délicieuse: sa maîtresse l'assura qu'elle n'avait jamais rien mangé d'aussi bon. Quant à la petite Aurore, il l'avait emporté afin de la donner à sa femme et de la cacher dans le logement qu'ils avaient au fond de la cour.

Huit jours après, la méchante Reine dit à son maître d'hôtel:

-«je veux manger, pour mon souper, le petit Jour».

Il ne répondit rien. Décidé à la tromper comme la première fois, il alla chercher le petit Jour et le trouva, une petite épée à la main, en train de s'entraîner avec un gros singe; il n'avait que trois ans pourtant. Il l'amena à sa femme qui le cacha avec la petite Aurore. A la place du petit Jour, il servit un chevreau très tendre. L'ogresse le trouva exquis.

Tout c'était bien passé jusque-là mais, un soir, cette méchante Reine dit au maître d'hôtel:

-«je veux manger la Reine à la même sauce que ses enfants».

A cet instant, le pauvre maître d'hôtel cru qu'il serait impossible de la tromper une fois encore. La jeune Reine avait un peu plus de vingt ans, sans compter le siècle qu'elle avait passé à dormir: sa peau était un peu dure, quoique belle et blanche. Comment allait-il faire pour trouver une bête aussi dure que cela? Pour sauver sa vie, il prit la résolution de couper la gorge à la Reine. Il monta donc dans sa chambre, avec l'intention d'agir vite. Déjà au bord de la furie meurtrière, le poignard à la main, il entra dans la chambre de la jeune Reine. Il ne voulut pourtant pas la surprendre et lui dit, très respectueusement, que c'était un ordre donné par la Reine-mère.

-«Faites votre devoir», lui dit-elle, en lui tendant le cou, «exécutez l'ordre qu'on vous a donné. J'irai bientôt revoir mes enfants, mes pauvres enfants que j'ai tant aimés».

Elle les croyait morts depuis qu'on les avait enlevés sans rien lui dire.

-«Non, non, Madame», lui répondit le pauvre maître d'hôtel très ému, «vous ne mourrez pas, et vous pourrez même revoir vos chers enfants, mais ce sera chez moi où je les ai cachés. Je tromperai une fois encore la Reine, en lui faisant manger à la place une jeune biche».

Il la conduisit aussitôt à sa chambre, où il la laissa étreindre ses enfants et pleurer avec

eux. Il alla accommoder une biche, que la Reine mangea à son souper, avec le même appétit que si c'eût été la jeune Reine. Elle était bien contente de sa cruauté, et elle se préparait à dire au Roi, à son retour, que des loups enragés avaient mangé la Reine, sa femme, et ses deux enfants.

Un soir qu'elle rôdait, comme d'habitude, dans les cours et basses-cours du château, pour sentir l'odeur de la viande fraîche, elle entendit, dans une pièce du rez-de-chaussée, le petit Jour pleurer. La Reine, sa mère, voulait le faire fouetter car il avait été méchant. Elle entendit aussi la petite Aurore qui demandait pardon pour son frère. L'ogresse reconnut la voix de la Reine et de ses enfants. Furieuse d'avoir été trompée, elle ordonna, avec une voix épouvantable qui fit trembler tout le monde, que, dès le lendemain matin, on mette au milieu de la cour une grande cuve. Elle la fit remplir de crapauds, de vipères, de couleuvres et d'autres serpents afin d'y faire jeter la Reine, ses enfants, le maître d'hôtel, sa femme et sa servante. Elle avait donné l'ordre de les amener les mains attachées derrière le dos.

Ils étaient là, et les bourreaux se préparaient à les jeter dans la cuve, lorsque le Roi, qu'on n'attendait pas si tôt, entra dans la cour, à cheval. Il était venu rapidement et

demanda, tout étonné, ce que voulait dire cet horrible spectacle. Personne n'osa lui répondre. Alors, l'ogresse, enragée de voir ce qu'elle voyait, se jeta elle-même, la tête la première, dans la cuve. Elle fut dévorée en un instant par les vilaines bêtes qu'elle y avait fait mettre. Le Roi ne manqua pas d'être contrarié car il s'agissait de sa mère tout de même, mais il se consola rapidement grâce à sa jolie femme et à ses enfants.

Moralité.

Attendre quelque temps pour avoir un mari riche, bien fait, agréable et doux, La chose est assez naturelle, mais l'attendre cent ans, et toujours en dormant, on ne trouve plus de femme qui dorme si tranquillement. La fable semble encore vouloir nous faire entendre que, souvent, les liens agréables du mariage, lorsqu'ils sont différés n'en sont pas moins heureux: on ne perd rien à attendre! Mais les femmes désirent tellement se marier que je n'ai ni la force, ni le cœur, de leur prêcher cette morale.

(1) Sorte d'Eau de Cologne.

Cendrillon.

Il était une fois un gentilhomme qui épousa en secondes noces une femme, la plus hautaine et la plus fière qu'on eût jamais vue. Elle avait deux filles qui partageaient le même état d'esprit et qui lui ressemblaient en toutes choses. Le mari avait, de son côté, une fille, qui était d'une douceur et d'une bonté sans pareil. Elle tenait cela de sa mère, qui était la meilleure personne du monde.

Les noces ne furent pas plutôt célébrées, que la belle-mère fit éclater sa mauvaise humeur. Elle ne pouvait pas supporter les qualités de cette jeune enfant, qui rendaient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea donc des tâches les plus pénibles dans la maison: c'était elle qui lavait la vaisselle et les escaliers, et qui nettoyait la chambre de Madame, ainsi que celles de Mesdemoiselles ses filles. Elle couchait tout en haut de la maison, dans un grenier, sur une horrible paillasse, alors que ses sœurs étaient dans des chambres avec parquet, où elles avaient un lit à la mode, et un miroir dans lequel elles pouvaient se voir en entier. La pauvre fille endurait tout avec patience. Elle n'osait pas se plaindre à son père car il l'aurait grondée: sa femme le dominait totalement.

Lorsqu'elle avait fini son travail, elle se mettait très près de la cheminée et s'asseyait dans les cendres, ce qui faisait qu'à la maison on l'appelait communément *culcendron* (1). La cadette qui n'était pas aussi méchante que son aînée, l'appelait *cendrillon*. Quoi qu'il en soit, Cendrillon, avec ses horribles vêtements, était cent fois plus belle que ses sœurs, qui portaient toujours des tenues magnifiques.

Un jour, le fils du Roi donna un bal. Il y invita toutes les personnes de qualité: nos deux demoiselles furent donc conviées car elles étaient considérées comme des personnes importantes dans le pays. Très contentes, elles se mirent à choisir les habits et les coiffures qui leur iraient le mieux. Ce fut un travail de plus pour Cendrillon car c'était elle qui repassait le linge de ses sœurs et qui pliait leurs manchettes. Elles n'arrêtèrent pas de parler de la manière dont elles allaient s'habiller.

-«Moi», dit l'aînée, «je mettrai mon habit de velours rouge et ma garniture d'Angleterre».

-«Moi», dit la cadette, «je n'aurai que ma jupe de tous les jours mais, par-dessus, je mettrai mon manteau à fleurs d'or, et ma barrière de diamants, qui n'est pas des plus ordinaires».

On alla chercher la bonne coiffeuse, pour dresser les cornettes à deux rangs, et on fit

acheter des mouches de la bonne faiseuse. Elles appelèrent Cendrillon pour lui demander son avis, car elle avait bon goût. Cendrillon les conseilla le mieux du monde, et leur proposa même de les coiffer, ce qu'elles acceptèrent. Alors qu'elle les coiffait, elles lui dirent:

-«Cendrillon, aimerais-tu aller au bal»?

-«Hélas, Mesdemoiselles, vous vous moquez de moi. Ce n'est pas une chose pour moi».

-«Tu as raison, on rirait bien, si on voyait un culcendron aller au bal»!

Une autre que Cendrillon les aurait coiffées de travers, mais elle était bonne, et elle les coiffa parfaitement bien.

Elles étaient tellement contentes qu'elles ne mangèrent rien pendant près de deux jours. On cassa plus de douze lacets de corset à force de les serrer pour rendre leur taille plus menue. Elles restèrent pendant des heures devant leur miroir!

Enfin l'heureux jour arriva, on partit, et Cendrillon les suivit des yeux le plus longtemps possible. Lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa marraine qui la vit toute en pleurs, lui demanda ce qu'elle avait:

-«je voudrais bien.... Je voudrais bien....».

Elle pleurait tellement qu'elle ne put pas terminer sa phrase. Sa marraine, qui était fée, lui dit:

-«tu voudrais bien aller au bal, n'est-ce pas»?

-«Hélas, oui», répondit Cendrillon en soupirant.

-«Seras-tu sage?», demanda sa marraine; «dans ce cas, je t'y ferai aller».

Elle la mena dans sa chambre et lui dit d'aller dans le jardin et de lui rapporter une citrouille. Cendrillon alla aussitôt ramasser la plus belle qu'elle put trouver, et la rapporta à sa marraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille pourrait la faire aller au bal. Sa marraine la creusa et, n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette magique. Elle se transforma aussitôt en un beau carrosse tout doré. Ensuite, elle alla regarder dans sa souricière, où elle trouva six souris vivantes. Elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe: à chaque fois qu'une souris sortait, elle lui donnait un coup de baguette, afin de la transformer aussitôt en un beau cheval. Elle obtint un attelage de six chevaux, d'un beau gris souris pommelé. Comme elle se demandait avec quoi elle ferait le cocher, Cendrillon lui dit:

-«je vais voir s'il n'y a pas un rat dans la ratière: nous en ferons un cocher».

-«Tu as raison», dit sa marraine, «va voir».

Cendrillon lui apporta la ratière; il y avait trois gros rats. La fée en prit un, celui avec les grandes moustaches. L'ayant touché, il fut changé en un gros cocher qui portait une des plus belles moustaches qu'on ait jamais vues. Ensuite, elle lui dit d'aller dans le jardin pour y trouver, derrière l'arrosoir, six lézards. Elle ne les eut pas plutôt apportés que la marraine les changea en six Laquais qui, avec leurs habits chamarrés, montèrent derrière le carrosse. Ils s'y tenaient attachés comme s'ils avaient fait cela toute leur vie. La fée dit alors à Cendrillon:

-«eh bien, voilà de quoi aller au bal; es-tu contente»?

-«Oui, mais est ce que j'irai comme cela, avec mes vilains habits»?

Sa marraine ne fit que l'effleurer avec sa baguette: ses haillons se changèrent alors en une robe brodée d'or et d'argent, couverte de pierreries scintillantes. Elle lui donna ensuite une paire d'escarpins en verre, les plus jolis du monde. Quand elle fut ainsi parée, elle monta dans le carrosse, mais sa marraine lui recommanda de ne surtout pas rester après minuit, l'avertissant que si elle demeurait au bal

plus longtemps, son carrosse redeviendrait citrouille, ses chevaux des souris, ses laquais des lézards, et que ses habits reprendraient leur forme initiale. Elle promit à sa marraine qu'elle ne manquerait pas de partir du bal avant minuit.

Remplie d'une joie immense, elle se mit en route. A son arrivée, le fils du Roi fut averti qu'il venait d'arriver une grande princesse qu'on ne connaissait pas. Il courut la recevoir, lui donna la main à la descente du carrosse et la mena dans la salle où étaient les convives. Il y eut alors un grand silence: on cessa de danser, les violons ne jouèrent plus, tant on était hypnotisé par l'éblouissante beauté de cette inconnue. On n'entendait qu'un bruit confus: «ha, qu'elle est belle»! Le Roi, tout vieux qu'il était, n'arrêtait pas de la regarder. Il dit même tout bas à la Reine qu'il y avait bien longtemps qu'il n'avait vu une si belle et si aimable personne. Toutes les dames regardaient avec beaucoup d'attention sa coiffure et ses habits, pour en avoir de semblables dès le lendemain, à condition, bien sûr, qu'on trouve des étoffes assez belles, et des ouvriers assez habiles.

Le fils du Roi la mit à la meilleure place et, ensuite, lui offrit la main pour la mener danser. Elle dansa avec tant de grâce, qu'on l'admira encore davantage. On apporta une belle

collation: le jeune prince ne mangea rien, tant il était occupé à la regarder. Elle alla s'asseoir auprès de ses sœurs et se montra très agréable: elle leur donna même des oranges et des citrons que le prince lui avait offerts, ce qui les étonna énormément car elles ne la connaissaient pas. Alors qu'elles bavardaient ensemble, Cendrillon entendit sonner onze heures quarante-cinq. Elle fit aussitôt une grande révérence à l'assistance, et s'en alla très rapidement.

Dès qu'elle fut rentrée, elle alla trouver sa marraine et, après l'avoir remerciée, elle lui dit qu'elle aimerait bien y retourner le jour suivant, parce que le fils du Roi l'avait invitée. Alors qu'elle était occupée à raconter à sa marraine tout ce qui s'était passé au bal, les deux sœurs frappèrent à la porte. Cendrillon alla ouvrir.

-«Vous avez mis beaucoup de temps pour revenir!», leur dit-elle, en baillant, en se frottant les yeux, et en s'étirant comme si elle venait de se réveiller.

Elle n'avait cependant pas eu envie de dormir depuis qu'elles s'étaient quittées.

-«Si tu étais venue au bal», lui dit une de ses sœurs, «tu ne t'y serais pas ennuyée. Il y est venu la plus belle princesse, la plus belle qu'on puisse imaginer. Elle a été charmante avec nous

nous et nous a même donné des oranges et des citrons».

Cendrillon, extrêmement heureuse, leur demanda le nom de cette princesse, mais elles lui répondirent qu'on ne la connaissait pas, que le fils du Roi le regrettait, et qu'il donnerait tous l'or du monde pour savoir qui elle était. Cendrillon sourit et leur dit:

-«elle était donc bien belle? Mon Dieu, comme vous devez être heureuses! Pourrais-je la voir? Mademoiselle Javotte, prêtez-moi votre habit jaune que vous mettez tous les jours»!

-«Vraiment», dit mademoiselle Javotte, «je pense que prêter mon habit à un vilain culcendron comme toi prouverait que je suis devenue complètement folle».

Cendrillon s'attendait bien à ce refus, et elle fut bien heureuse de cela, car elle aurait été très embarrassée si sa sœur avait voulu lui prêter sa robe.

Le lendemain, les deux sœurs se rendirent au bal, ainsi que Cendrillon, qui était encore mieux habillée que la première fois. Le fils du Roi resta auprès d'elle, et ne cessa de la complimenter. La jeune demoiselle ne s'ennuya pas et oublia ce que sa marraine lui avait recommandé, de sorte que lorsqu'elle entendit sonner le premier coup de minuit, elle crut qu'il

n’était pas encore onze heures. Elle se leva et s'enfuit avec la légèreté d’une biche. Le prince la suivit, mais il ne put la rattraper. Elle laissa tomber un de ses souliers de verre, que le prince ramassa avec précaution.

Cendrillon arriva chez elle très essoufflée, sans carrosse, sans laquais, et avec ses horribles habits. Il ne restait rien de toute cette magnificence, sauf un de ses escarpins, le frère de celui qu'elle avait laissé tomber. On demanda aux gardes de la porte du palais s'ils n'avaient pas vu sortir une princesse. Ils dirent qu'ils n'avaient vu sortir personne, à l’exception d’une jeune fille très mal vêtue, et qui avait plus l'air d'une paysanne que d'une demoiselle.

Quand ses deux sœurs revinrent du bal, Cendrillon leur demanda si elles s'étaient encore bien amusées, et si la belle dame était présente. Elles lui répondirent que oui, mais qu'elle était partie lorsque minuit avait sonné, et si rapidement qu'elle avait laissé tomber un de ses petits souliers en verre, le plus joli soulier du monde. Elles ajoutèrent que le fils du Roi l'avait ramassé, qu'il n'avait fait que le regarder pendant tout le reste du bal, et qu'assurément il était très amoureux de la belle personne à qui il appartenait. Elles dirent vrai car, quelques jours plus tard, le prince déclara officiellement qu'il

épouserait celle dont le pied entrerait parfaitement dans l'escarpin.

On commença à l'essayer aux princesses, ensuite aux duchesses, et à toute la cour, mais sans succès. On le porta chez les deux sœurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dedans, mais elles ne réussirent pas. Cendrillon qui les regardait, et qui reconnut sa chaussure, dit en riant:

-«voyons donc si je peux l'enfiler».

Ses sœurs se mirent à rire et à se moquer d'elle. Le gentilhomme qui faisait essayer le soulier regarda attentivement Cendrillon. Il la trouva très belle et déclara que c'était une bonne idée, et qu'il avait ordre de l'essayer à toutes les filles. Il fit alors asseoir Cendrillon; il approcha la chaussure de son petit pied et vit qu'il y entrait sans forcer: le soulier lui allait parfaitement! L'étonnement des deux sœurs fut très grand, et encore plus grand quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petit escarpin qu'elle mit immédiatement à son pied. Là-dessus arriva la marraine qui, ayant donné un coup de baguette magique sur les habits de Cendrillon, les transforma en une robe plus belle qu'un ciel étoilé.

Alors ses deux sœurs comprirent que c'était elle la belle personne qu'elles avaient vue

au bal. Elles se jetèrent à ses pieds pour lui demander pardon de tous les mauvais traitements qu'elles lui avaient faits subir. Cendrillon les releva, et leur dit, en les étreignant, qu'elle leur pardonnait de bon cœur, et qu'elle les priait de devenir des personnes aimables. On la mena chez le jeune prince, habillée comme elle était: il la trouva plus belle que jamais. Quelques jours plus tard, il l'épousa. Cendrillon qui était aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au palais, et les maria, le jour même, à deux grands seigneurs de la cour.

Moralité.

La beauté, pour les femmes, est un trésor peu commun. Jamais on ne se lasse de l'admirer. Mais ce qu'on nomme ***amabilité***, est sans prix, et vaut bien plus encore. C'est ce qu'à Cendrillon fit savoir sa marraine, en la dressant, en l'instruisant, tant et si bien qu'elle en fit une reine. Telle est la morale que l'on peut déduire de ce conte.

Mesdemoiselles, cette qualité vaut mieux que d'être bien coiffées. Pour séduire un cœur, et pour le conquérir, l'***amabilité*** est le vrai don des fées. Sans elle on ne peut rien, avec elle on peut tout.

Autre moralité.

C'est sans doute un grand avantage de recevoir du Ciel, en partage, esprit, courage, naissance, bon sens, et d'autres qualités de cette nature. Cependant, vous aurez beau les avoir, pour votre avancement, si vous n'avez ni parrain ni marraine pour les mettre en avant, ces qualités ne vous serviront pas.

(1) C'est peut-être une invention de l'auteur. A l'époque *cendreux* existe, il signifie couvert de cendres. Cul est utilisé très largement: le 19ème siècle le mets dans le registre de la vulgarité. Aujourd'hui, une personne cultivée n'emploiera plus que *cul-de-sac* sans avoir à rougir. Même *cul-de-jatte* a beaucoup vieilli.

Le chat botté.

Il était une fois un meunier qui ne laissa comme héritage, à ses trois enfants, que son moulin, un âne et un chat. Le partage fut fait rapidement: ni le notaire, ni le procureur ne furent appelés. Ils n'allaient pas mettre longtemps à dépenser ce maigre patrimoine.

L'aîné des frères reçut le moulin, le second l'âne, et le plus jeune n'eut que le chat. Ce dernier

se lamentait d'avoir une part si médiocre. Il disait que ces frères pourraient gagner honnêtement leur vie en se mettant ensemble mais, quant à lui, une fois le chat mangé, et sa peau transformée en manchon, il mourrait très certainement de faim.

Le chat entendit ce discours. Il ne dit rien tout d'abord, puis il finit par déclarer, d'un air posé et sérieux:

-«maître, ne vous lamentez pas. Vous n'avez qu'à me donner un sac et me faire faire une paire de bottes pour aller dans les broussailles, et vous verrez que vous n'êtes pas aussi mal loti que vous le croyez.

Le maître du chat n'avait pas une confiance sans bornes. Il est vrai, cependant, qu'il l'avait vu faire beaucoup de tours difficiles pour prendre des rats et des souris, comme quand il se pendait par les pieds, ou qu'il se cachait dans la farine et faisait le mort. Aussi, il ne désespérait pas d'être secouru par lui.

Lorsque le chat eut ce qu'il avait demandé, il enfila ses bottes, mit son sac à son cou, et prit les cordons avec ses deux pattes de devant. Il alla dans un endroit où il y avait beaucoup de lapins. Il mit du son et des herbes dans son sac, et s'allongea comme s'il était mort. Il attendit alors qu'un jeune lapin, peu instruit encore des ruses

de ce monde, vienne se mettre dans son sac pour manger ce qu'il y avait déposé. A peine fut-il couché qu'un jeune lapin étourdi entra dans le sac. Le chat tira aussitôt les cordons, le prit, et le tua sans pitié.

Fier de sa prise, il s'en alla chez le Roi et demanda à lui parler. On le fit monter à l'appartement de Sa Majesté où, étant entré, il fit une grande révérence au Roi, et lui dit:

-«Sire, je vous apporte ici un lapin de garenne que Monsieur le Marquis de Carabas (c'était le nom qu'il décida de donner à son maître) m'a chargé de vous apporter de sa part».

-«Dis à ton maître», répondit le Roi, «que je le remercie, et qu'il me fait plaisir».

Une autre fois, il alla se cacher dans un champ de blé, tenant toujours son sac ouvert: deux perdrix y entrèrent! Il tira alors les cordons, et les prit toutes les deux. Il alla ensuite les donner au Roi, comme il l'avait fait avec le lapin de garenne. Le Roi reçut encore avec plaisir les deux perdrix, et lui fit donner un peu d'argent. Le chat continua ainsi, pendant deux ou trois mois, à apporter, de temps en temps, au Roi, du gibier de la chasse de son maître.

Un jour, il apprit que le Roi devait aller se promener sur le bord de la rivière avec sa fille, la

plus belle princesse du monde. Il dit à son maître:

-«si vous suivez mon conseil, votre fortune est faite. Vous n'avez qu'à vous baigner dans la rivière, à l'endroit que je vous indiquerai. Ensuite, laissez-moi faire»!

Le Marquis de Carabas fit ce que son chat lui conseilla, sans savoir quel avantage il en retirerait. Alors qu'il se baignait dans la rivière, le Roi passa par là; le chat se mit à crier de toutes ses forces:

-«au secours, au secours, Monsieur le Marquis de Carabas est en train de se noyer»!

En entendant ce cri, le Roi mit la tête à la portière et reconnut le chat qui lui avait apporté tant de fois du gibier. Il ordonna à ses gardes d'aller au secours de Monsieur le Marquis de Carabas. Pendant qu'on retirait le pauvre marquis de la rivière, le chat s'approcha du carrosse, et dit au Roi que durant la baignade de son maître, des voleurs étaient venus et avaient emporté ses habits, bien qu'il ait crié au voleur de toutes ses forces. Le chat les avait cachés sous une grosse pierre! Le Roi ordonna, aussitôt, aux officiers de sa garde-robe d'aller chercher un de ses plus beaux habits, pour Monsieur le Marquis de Carabas.

Le Roi lui fit beaucoup de compliments, et comme les beaux habits qu'on venait de lui donner mettaient en relief sa jolie silhouette (car il était beau et bien fait de sa personne), la fille du Roi le trouva très séduisant. Le marquis de Carabas lui jeta deux ou trois regards très respectueux et un peu langoureux: elle devint follement amoureuse de lui! Le Roi insista pour qu'il monte dans son carrosse et se promène avec eux. Le Chat, ravi de constater que son plan commençait à fonctionner, prit les devants. Ayant rencontré des paysans qui fauchaient un pré, il leur dit:

-«bonnes gens qui fauchez, si vous ne dites pas au Roi que le pré que vous fauchez appartient à Monsieur le Marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme de la chair à pâté».

Le Roi ne manqua pas de demander aux faucheurs à qui appartenait le pré qu'ils fauchaient.

-«C'est à Monsieur le Marquis de Carabas», dirent-ils tous ensemble, car les menaces du chat leur avait fait peur.

-«Vous avez là un bel héritage», dit le roi au marquis de Carabas.

-«Voyez-vous, Sire», répondit le marquis, «c'est un pré qui ne manque pas de rapporter abondamment tous les ans».

Le chat qui marchait toujours devant, rencontra des moissonneurs et leur dit:

-«bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites pas que tout ce blé appartient à Monsieur le Marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme de la chair à pâté».

Le Roi qui passa un moment après, voulut savoir à qui appartenait tout le blé qu'il voyait.

-«C'est à Monsieur le Marquis de Carabas», répondirent les moissonneurs.

Le Roi s'en réjouit encore avec le marquis. Le chat qui marchait devant le carrosse, disait toujours la même chose à tous ceux qu'il rencontrait, et le Roi était étonné par la richesse de Monsieur le Marquis de Carabas. Le chat arriva enfin dans un beau château dont le maître était un ogre, le plus riche qu'on ait jamais vu, car toutes les terres par où le Roi était passé dépendaient de ce château. Le chat qui avait pris soin de s'informer sur l'identité de cet ogre, et sur ce qu'il savait faire, demanda à lui parler, disant qu'il n'avait pas voulu passer si près de son château, sans avoir l'honneur de lui être présenté.

L'ogre le reçut aussi bien que le peut un ogre, et le fit s'asseoir.

-«On m'a assuré», dit le Chat, «que vous aviez le don de vous changer en toutes sortes d'animaux, que vous pouviez, par exemple, vous transformer en Lion ou en éléphant»!

-«cela est vrai», répondit brusquement l'ogre, «et pour vous le montrer, vous allez voir me transformer en lion».

Le chat fut si effrayé de voir un lion devant lui, qu'il gagna aussitôt les gouttières, non sans peine ni dangers car ses bottes ne valaient rien pour marcher sur les tuiles. Quelque temps après, le chat ayant vu que l'ogre avait retrouvé sa forme initiale, descendit et avoua qu'il avait eu très peur.

-«On m'a assuré encore», dit le chat, «mais j'ai du mal à le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits animaux, par exemple, de vous changer en rat ou en souris. Je vous avoue que je pense que cela est tout à fait impossible».

-«Impossible?», reprit l'ogre, «vous allez voir…».

Et en même temps il se changea en une souris qui se mit à courir sur le plancher.

Le chat ne l'eut pas plutôt aperçue qu'il se jeta dessus et la mangea.

Le Roi vit en passant le beau château de l'ogre. Il voulut y entrer. Le chat qui entendit le bruit du carrosse qui passait sur le pont levis, courut au-devant et dit au Roi:

-«que Votre Majesté soit la bienvenue dans le château de Monsieur le Marquis de Carabas».

-«Comment, Monsieur le Marquis!», s'écria le Roi, «ce château est encore à vous! Il n'y a rien de plus beau que cette cour et que tous ces bâtiments autour. Je suppose que ça ne vous dérange pas si nous les visitons»?

Le marquis donna la main à la jeune princesse et, suivant le Roi, qui monta le premier, ils entrèrent dans une grande salle où ils trouvèrent une magnifique collation que l'ogre avait fait préparer pour les amis qui devaient venir le voir ce même jour, mais qui n'avaient pas osé entrer, sachant que le Roi était présent. Le Roi, ébloui par les qualités de Monsieur le Marquis de Carabas, de même que sa fille qui en était folle, et voyant les grands biens qu'il possédait, lui dit, après avoir bu cinq ou six verres:

-«il ne tiendra qu'à vous, Monsieur le Marquis, de devenir mon gendre».

Le marquis, faisant de grandes révérences, accepta l'honneur que lui faisait le Roi. Le jour même il épousa la princesse. Le chat devint

grand seigneur, et ne courut plus après les souris que pour se divertir.

Moralité.

Quelque grand que soit l'avantage de posséder un gros patrimoine hérité de ses ancêtres, habituellement, pour les jeunes gens, le travail et le savoir-faire, valent mieux que les richesses acquises.

Autre moralité.

Si le fils d'un meunier gagne le cœur d'une princesse avec tant de vitesse, et se fait regarder avec des yeux languissants, c'est que l'habit, la mine et la jeunesse, pour inspirer de la tendresse, ne sont pas des moyens toujours inopérants.

Riquet à la houppe.

Il était une fois une Reine qui accoucha d'un fils si laid et si mal fait, qu'on se demanda longtemps s'il avait forme humaine. Une fée qui était présente lors de sa naissance, assura qu'il ne manquerait pas d'être aimable, parce qu'il aurait beaucoup d'esprit. Elle ajouta même qu'il pourrait, en vertu du don qu'elle venait de lui faire, donner autant d'esprit qu'il le voulait à la personne qu'il aimerait le plus.

Tout cela consola un peu la pauvre Reine, qui était bien triste d'avoir mis au monde un si vilain marmot. Il est vrai que cet enfant ne commença pas plutôt à parler qu'il dit mille jolies

choses. Il y avait dans toutes ses actions un je ne sais quoi de si spirituel, qu'on ne pouvait pas ne pas être fasciné. J'oubliais de dire qu'il vint au monde avec une petite houppe de cheveux sur la tête, ce qui fit qu'on le nomma Riquet à la houppe, car Riquet était le nom de la famille.

Au bout de sept ou huit ans la Reine d'un royaume voisin accoucha de deux filles, la première qui vint au monde était plus belle que le jour. La Reine fut tellement contente qu'on eut peur que sa grande joie ne la rende malade. La même fée qui avait assisté à la naissance du petit Riquet à la houppe était présente, et pour modérer la joie de la Reine, elle lui déclara que cette petite princesse n'aurait pas d'esprit, qu'elle serait aussi stupide qu'elle était belle. Cela ennuya beaucoup la Reine mais, quelques instants plus tard, elle eut un bien plus grand chagrin, car la seconde fille dont elle accoucha, se trouva être extrêmement laide.

-«Ne vous désolez pas, Madame », lui dit la fée, «votre fille sera récompensée par ailleurs: elle aura tant d'esprit qu'on ne s'apercevra presque pas qu'il lui manque de la beauté».

-«Dieu le veuille», répondit la Reine, «mais n'y aurait-il pas moyen de donner un peu d'esprit à l'aînée qui est si belle»?

-«Madame, je ne peux rien pour elle en ce qui concerne l'esprit», lui répondit la fée, «mais je peux tout du côté de la beauté. Aussi, comme je ne veux pas vous déplaire, je vais lui donner pour don de pouvoir rendre beau ou belle la personne qui lui plaira».

A mesure que ces deux princesses grandirent, leurs qualités grandirent avec elles et, partout, on ne parlait que de la beauté de l'aînée et de l'esprit de la cadette. Il est vrai aussi que leurs défauts augmentèrent beaucoup avec l'âge. La cadette enlaidissait à vue d'œil, et l'aînée devenait plus stupide de jour en jour: soit elle ne répondait rien lorsqu'on lui posait une question, soit elle disait une bêtise! De plus, elle était si maladroite, qu'elle ne pouvait pas ranger quatre porcelaines sur le bord d'une cheminée sans en casser une, ni boire un verre d'eau sans en répandre la moitié sur ses habits. Bien que la beauté soit un grand avantage pour une jeune personne, la cadette l'emportait presque toujours sur son ainée, et cela quels que soient les gens présents. Ainsi, on allait d'abord du côté de la plus belle, pour la voir et pour l'admirer, mais, immédiatement après, on allait vers celle qui avait le plus d'esprit, pour l'entendre dire mille choses agréables. On était toujours étonné

de constater qu'en moins d'un quart d'heure l'aînée n'avait plus personne auprès d'elle, et que tout le monde s'était rangé autour de la cadette.

L'aînée, quoique très bête, le remarqua bien: elle aurait donné, sans regrets, toute sa beauté, afin d'avoir la moitié de l'esprit de sa sœur. La Reine, sage qu'elle était, ne put s'empêcher de lui reprocher plusieurs fois sa bêtise, ce qui fit presque mourir de chagrin cette pauvre princesse.

Un jour qu'elle s'était retirée dans un bois pour se lamenter sur son sort, elle vit venir à elle un petit homme très laid et donc très désagréable à voir, mais vêtu avec une grande élégance. C'était le jeune prince Riquet à la houppe qui, étant devenu amoureux d'elle après avoir vu des images qui la représentaient, avait quitté le royaume de son père pour avoir le plaisir de la voir et de lui parler. Ravi de la rencontrer, ainsi, toute seule, il l'aborda avec tout le respect et toute la politesse imaginables. Ayant remarqué, après lui avoir fait les compliments d'usage, qu'elle paraissait très mélancolique, il lui dit:

-«je ne comprends pas, Madame, comment une personne aussi belle que vous peut sombrer dans la tristesse car, quoique je puisse me vanter d'avoir vu une infinité de belles personnes, je

dois affirmer que je n'en ai jamais vu une dont l'éclat approche le vôtre».

-«Si vous le dites, Monsieur», lui répondit la princesse sans rien ajouter d'autre.

-«La beauté», reprit Riquet à la houppe, «est un si grand avantage qu'il doit faire oublier le reste. Quand on le possède, rien ne peux vraiment vous atteindre».

-«J'aimerais mieux», dit la princesse, «être aussi laide que vous et avoir de l'esprit, que d'avoir ma beauté et être d'une telle bêtise».

-«Il n'y a rien, Madame, qui marque davantage qu'on a de l'esprit, que de croire qu'on n'en a pas. La caractéristique de cette qualité est que plus on en a, plus on croit en manquer».

-«Je l'ignorais», dit la princesse, «mais je sais bien que je suis très bête, et que c'est là l'origine du chagrin qui me tue».

-«S'il n'y a que cela pour vous attrister, Madame, je peux facilement mettre fin à votre chagrin».

-«Et comment ferez-vous?», demanda la princesse.

-«J'ai le pouvoir, Madame», dit Riquet à la houppe, «de donner autant d'intelligence que possible à la personne que j'aimerai le plus. Comme vous êtes, Madame, cette personne, c'est à vous de décider si vous voulez devenir

intelligente ou non. Si c'est le cas, vous devrez vous marier avec moi»!

La princesse, confuse, ne répondit rien.

-«Je vois», reprit Riquet à la houppe, «que cette proposition vous fait de la peine, et je ne m'en étonne pas, mais je vous donne un an tout entier pour l'accepter».

La princesse avait si peu d'esprit et, en même temps, une si grande envie d'en avoir, qu'elle s'imagina que la fin de cette année ne viendrait jamais. Aussi, elle accepta la proposition qui lui était faite. A l'instant même où elle promit à Riquet à la houppe qu'elle l'épouserait dans un an, le même jour, elle se sentit différente: elle pouvait désormais dire tout ce qu'elle voulait, et le dire d'une manière fine, aisée et naturelle. Elle entama, dès cet instant, une conversation plaisante, et soutenue, avec Riquet à la houppe. Elle se montra tellement brillante que Riquet à la houppe crut lui avoir donné plus d'esprit qu'il ne s'en était réservé pour lui-même.

Quand elle fut retournée au palais, toute la cour ne sut que penser d'un changement si subit et si extraordinaire, car si elle disait uniquement des stupidités avant, maintenant elle ne disait plus que des choses sensées et très spirituelles. Toute la cour fut ravie, seule la cadette

n’apprécia pas tellement ce changement car, n'ayant plus sur son aînée l'avantage de l'esprit, elle n’apparaissait plus, comparée avec elle, que comme une guenon bien laide. Le Roi suivait ses avis, et allait même quelquefois tenir Conseil dans son appartement (1).

Le bruit de ce changement s'étant répandu, tous les jeunes princes des royaumes voisins firent d’énormes efforts pour se faire aimer d’elle. Presque tous la demandèrent en mariage, mais elle n'en trouva aucun avec assez d'esprit. Elle les écouta tous sans donner sa préférence à aucun. Cependant, il en vint un si puissant, si riche, si spirituel et si bien fait, qu'elle ne put s'empêcher d'étudier sa proposition avec beaucoup d’attention. Son père s'en étant aperçu, lui dit qu'il la laissait libre de choisir son époux; elle n'avait qu'à donner le nom de son futur mari officiellement. Comme plus on a d'esprit, plus on a de peine à se décider, elle demanda, après avoir remercié son père, qu'il lui donne du temps pour y penser.

Elle alla, par hasard, se promener dans le bois où elle avait rencontré Riquet à la houppe, afin de réfléchir plus facilement sur ce qu'elle devait faire. Pensive, elle marchait dans la forêt lorsqu’elle elle entendit un bruit sourd sous ses pieds, un bruit de personnes qui vont et

viennent. Ayant tendu l'oreille, elle entendit des personnes dire: «apporte-moi cette marmite;… donne-moi ce chaudron;… mets du bois sur ce feu…». Alors, la terre s'ouvrit et elle vit, sous ses pieds, une grande cuisine pleine de cuisiniers, de marmitons et de toutes sortes d'officiers nécessaires à la préparation d'un festin magnifique. Il sortit un groupe de vingt ou trente rôtisseurs, qui allèrent se camper dans une allée du bois, autour d'une table très longue, et qui tous, la lardoire à la main, et des feuilles d'amarante sur l'oreille (2), se mirent à travailler en cadence, au son d'une chanson mélodieuse. La princesse, surprise par ce spectacle, leur demanda pour qui ils travaillaient.

-«C'est, Madame», lui répondit le plus voyant de la bande, «pour le prince Riquet à la houppe, dont les noces seront célébrées demain».

La princesse, encore plus surprise, se souvint, tout à coup, qu'un an plus tôt, le même jour, elle avait promis d'épouser le prince Riquet à la houppe. Elle tomba de son haut. La raison pour laquelle elle ne s'en souvenait pas, c'est que quand elle fit cette promesse, elle était bête: l'intelligence donnée par le prince lui avait fait oublier toutes ses sottises!

Elle continua sa promenade. Elle eut à peine le temps de faire trente pas avant que Riquet à la houppe n'apparaisse devant elle, très bien habillé, majestueux, comme un prince qui va se marier.

-«Vous me voyez», dit-il, «Madame, exact à tenir ma parole, et je suppose que vous venez ici pour tenir la vôtre, et me rendre ainsi, en vous mariant avec moi, le plus heureux des hommes».

-«Je vous avouerai franchement», répondit la princesse, «que je n'ai pas encore pris de décision là-dessus, et que je ne crois pas pouvoir suivre votre logique».

-«Vous m'étonnez, Madame», lui répondit Riquet à la houppe.

-«Je veux bien le croire», dit la princesse. «Assurément, si j'avais affaire à une brute ignorante, à un homme sans esprit, je me trouverais bien embarrassée. Une princesse n'a que sa parole, me dirait-il, et il faut que vous m'épousiez, puisque vous me l'avez promis. Mais comme celui à qui je parle est l'homme le plus intelligent du monde, je suis certaine qu'il entendra raison. Vous savez que quand je n'étais qu'une idiote, je ne pouvais pas me résoudre à vous épouser. Comment voulez-vous donc qu'en ayant l'esprit que vous m'avez donné, ce qui me rend encore plus indécise qu'avant, je prenne

aujourd'hui une décision que je n'ai pas pu prendre par le passé? Si vous pensiez réellement m'épouser, vous avez eu grand tort de m'enlever ma bêtise, et de me faire voir plus clair que je ne voyais».

-«Si un homme sans esprit», répondit Riquet à la houppe, «a raison, comme vous venez de le dire, de reprocher le manque de parole d'une personne, pourquoi voulez-vous, Madame, que je ne suive pas la même logique puisqu'il s'agit de mon bonheur. Est-il raisonnable que les personnes qui ont de l'esprit soient dans une situation plus inconfortable que celles qui n'en ont pas? Pouvez-vous le prétendre, vous qui en avez tant, et qui avez tant souhaité en avoir? Mais venons-en au fait, s'il vous plaît. A l'exception de ma laideur, y a-t-il quelque chose en moi qui vous déplaise, êtes-vous mécontente de ma naissance, de mon esprit, de mon humeur, et de mes manières»?

-«Nullement», répondit la princesse, «j'aime tout ce que vous venez de me dire».

-«Si c'est ainsi», reprit Riquet à la houppe, «je serai bientôt heureux puisque vous pouvez me transformer en le plus beau de tous les hommes».

-«Comment est-ce possible?», lui demanda la princesse.

-«C’est possible», répondit Riquet à la houppe, «si vous m'aimez assez pour souhaiter que cela devienne la réalité. Madame, afin de dissiper tous vos doutes, vous devez savoir que la fée qui, le jour de ma naissance, me fit le don de pouvoir rendre intelligente la personne de mon choix, vous a aussi fait le don de pouvoir rendre beau celui que vous aimerez, et à qui vous voudrez bien faire cette faveur».

-«Si c’est ainsi», dit la princesse, «je souhaite, de tout mon cœur, que vous deveniez le prince le plus beau du monde. Je vous en fais le don car telle est ma volonté».

La princesse n'eut pas plutôt prononcé ces paroles que Riquet à la houppe lui apparut comme l'homme le plus beau, le mieux fait, et le plus aimable du monde. Quelques-uns assurent que ce ne furent pas les charmes de la fée qui opérèrent, mais que ce fut l'amour, seulement l’amour, qui produisit cette métamorphose. Ils disent que la princesse ayant remarqué la persévérance de son prétendant, sa discrétion, et toutes les qualités de son âme et de son esprit, ne vit plus la difformité de son corps, ni la laideur de son visage. Sa bosse ne lut sembla plus que la caractéristique d'un homme qui fait le gros dos. Sa claudication passa pour une manière charmante de marcher. Ils ajoutent que ses yeux

louches ne lui parurent que plus brillants, que leur singularité passa, dans son esprit, pour la marque d'un violent excès d'amour. Enfin, son gros nez rouge avait pour elle quelque chose de martial et d'héroïque.

Quoiqu'il en soit, la princesse lui promit sur le champ de l'épouser, pourvu qu'il obtienne le consentement du roi, son père. Le roi ayant su que sa fille avait beaucoup d'estime pour Riquet à la houppe, qu'il connaissait d'ailleurs pour un prince très spirituel et éclairé, accepta de lui donner la main de sa fille. Dès le lendemain, les noces furent célébrées, ainsi que Riquet à la houppe l'avait prévu, et selon les ordres qu'il avait donnés longtemps auparavant.

Moralité.

Ce que l'on voit dans cet écrit, est moins une histoire en l'air que la vérité même: tout est beau dans ce que l'on aime, tout ce qu'on aime a de l'esprit.

Autre moralité.

Dans un objet où la nature aura mis de beaux traits, et la vive peinture d'un teint que l'art ne pourra jamais égaler, tous ces dons auront moins

d’importance, pour rendre un cœur sensible, qu'une seule qualité invisible que l'amour y fera trouver.

(1) Ici la phrase n’a pas de lien logique avec ce qui la précède, ni avec ce qui la suit. En fait, on ne sait pas laquelle des deux princesses est la conseillère du roi. On peut tout de même penser que c’est la laide. En effet, elle va bientôt perdre cette prérogative puisque, désormais, la belle peut tenir ce rôle…

(2) Plante condimentaire très utilisée autrefois.

Il était une fois un roi inimitable,
Le plus grand qui fût sur Terre,
Aimable en temps de paix,
Mais terrible quand il y avait la guerre:
Ses voisins alors le craignaient!
Son pays était calme,
Et partout l'on voyait fleurir,
A l'ombre de ses victoires,
La vertu et les beaux-arts.
Son aimable moitié, sa compagne fidèle,
Si charmante et si belle,
Était si facile à vivre
Qu'il était avec elle
Moins heureux roi qu'heureux époux.
De leur tendre et chaste mariage,
Plein de douceur et d'avantages,
Une fille vertueuse était née,
Ce qui les consolait
De n'avoir pas d'autres enfants.

Dans son grand et riche palais
Ce n'était que magnificence.
Partout y fourmillait
Un nombre impressionnant
De courtisans et de valets.
Il avait dans son écurie,
Grands et petits chevaux

De toutes espèces,
Couverts de beaux caparaçons,
Raides d'or et de broderies.
Mais ce qui surprenait
Tout le monde en entrant,
C'est qu'à l'endroit le plus visible,
Un âne étalait ses deux grandes oreilles.
Cette injustice vous surprend,
Mais lorsque vous connaîtrez
Ses vertus exceptionnelles,
Vous ne trouverez pas
Que l'honneur fût si grand.

La nature l'avait créé ainsi:
Il ne faisait jamais de crottin,
Mais de bien beaux écus au soleil
Et des pièces d'or de toute espèce,
Qu'on allait recueillir sur sa blonde litière
Tous les matins à son réveil.

Or, le Ciel qui parfois se lasse
De rendre les hommes contents,
Qui toujours à ses cadeaux
Ajoute quelque malheur,
Comme la pluie et le beau temps,
Permit qu'une grave maladie
Attaquât, tout à coup, la Reine.
Partout on chercha des secours,

Mais ni la Faculté qui étudie le grec,
Ni les charlatans à la mode,
Ne purent tous ensemble
Arrêter l'incendie
Que la fièvre attisait
En augmentant chaque jour.

Arrivée à sa dernière heure,
Elle dit au Roi son époux :
-«Avant que je ne meure,
J'exige une chose de vous;
C'est que s'il vous prenait
L'envie de vous remarier
Quand je n'y serai plus…
–«Ah!» dit le Roi,
«Cette précaution est superflue,
Je n'y songerai jamais,
Soyez tranquille là-dessus».
–«Je le crois bien volontiers»,
Reprit la reine,
«Si j'en prends à témoin
Votre amour véhément;
Mais pour m'en rendre plus certaine,
Je veux avoir votre serment,
Adouci toutefois par cette nuance
Que si vous rencontrez une femme
Plus belle, mieux faite
Et plus sage que moi,

Vous pourrez franchement
Lui donner votre accord
Et vous marier avec elle».
Sa confiance en ses qualités,
Lui faisait regarder
Ce serment obtenu par ruse,
Comme la promesse
De ne jamais se remarier.
Le prince jura donc,
Les yeux baignés de larmes,
Tout ce que la reine voulut.
La reine mourut entre ses bras
Et jamais un mari ne fit autant de bruit.
A l'entendre sangloter nuit et jour,
On pensa que son chagrin
Ne durerait pas longtemps,
Et qu'il pleurait ses défuntes amours
Comme un homme pressé
Qui veut se débarrasser d'un problème.

On ne se trompa pas.
Au bout de quelques mois,
Il voulut choisir une nouvelle épouse.
Mais ce n'était pas chose facile
Car il fallait tenir sa parole.
Sa future femme
Devait être plus belle et bonne
Que celle qu'on venait

De mettre au monument.

Ni la cour, et ces myriades de beautés,
Ni la campagne, ni la ville,
Ni les royaumes aux alentours
Dont on alla faire le tour,
Ne purent fournir une candidate.
Seule la princesse, sa fille,
Était plus belle
Et possédait certaines qualités
Que la défunte n'avait pas.
Le roi le remarqua et,
Brûlant d'un amour extrême,
Alla chercher des arguments
Prouvant qu'il devait l'épouser.
Il trouva même un savant
Qui jugea que le cas était défendable.
Mais la jeune princesse,
Triste d'entendre parler d'un tel amour,
Se lamentait et pleurait nuit et jour.

Profondément malheureuse,
Elle alla trouver sa marraine,
Qui habitait très loin,
Dans une grotte à l'écart
Dont les parois de nacre
Étaient décorées de corail.
C'était une fée admirable,

Incomparable en son art.
Il n'est pas nécessaire que je vous dise
Ce qu'était une fée
En ces temps heureux,
Car je suis persuadé que votre nourrice
Vous l'aura dit
Quand vous étiez enfant.
-«Je sais», dit-elle, en voyant la princesse,
«Ce qui vous fait venir ici;
Je comprends la profondeur
De votre tristesse;
Mais avec moi, n'ayez plus de souci:
Rien ne pourra vous nuire
Si vous suivez mes conseils.
Votre père, il est vrai,
Voudrait vous épouser;
Écouter sa folle demande
Serait une faute énorme,
Mais sans le contredire
On peut bien refuser.

Dites-lui qu'il faut qu'il vous donne,
Pour vous rendre heureuse,
Avant qu'à son amour
Votre cœur s'abandonne,
Une robe qui soit
De la couleur du temps!
Malgré tout son pouvoir

Et toute sa fortune,
Quoique le Ciel en tout favorise ses vœux,
Il ne pourra jamais
Tenir sa promesse».

Aussitôt la jeune princesse
Alla le dire, en tremblant,
A son père amoureux
Qui, immédiatement, fit entendre
Aux tailleurs les plus importants
Que s'ils ne lui faisaient pas,
Très rapidement, une robe
Qui fût de la couleur du temps,
Ils pouvaient être sûrs
Qu'il les ferait tous pendre!

Le second jour ne luisait pas encore
Qu'on apporta la robe désirée:
Le plus beau bleu du plus haut des cieux
N'est pas, lorsqu'il est couronné
De beaux nuages dorés,
D'une couleur plus intense.
Entre joie et douleur,
La princesse ne sut quoi dire,
Ni comment se dérober
A son engagement.
-«Princesse, demandez-en une»,
Lui murmura sa marraine,

«Qui soit plus brillante,
Moins commune:
Une de la couleur de la lune!
Il ne vous la donnera pas».
À peine la princesse
En eut-elle fait la demande,
Que le roi dit à son brodeur:
-«Que l'astre de la nuit n'ait pas
Plus de splendeur,
Et que dans quatre jours, sans faute,
On me la donne».

Le riche vêtement fut fait
Pour le jour dit,
Tel que le roi s'en était expliqué.
Dans les cieux
Où la nuit a déployé ses voiles,
La lune est moins impressionnante
Dans sa robe d'argent,
Alors qu'au milieu de sa course
Son éclat de platine fait pâlir les étoiles.

La princesse, admirant
Ce merveilleux habit,
Était sur le point d'accepter;
Mais, inspirée par sa marraine,
Elle dit au prince amoureux:
-«je ne serai contente

Que lorsque vous me donnerez
Une robe encore plus brillante:
De la couleur du soleil»!
Le prince qui l'aimait
D'un amour sans pareil,
Fit venir, aussitôt,
Un tailleur de pierres précieuses
Et lui ordonna de la faire
D'un superbe tissu d'or et de diamants,
Disant que s'il n'était pas satisfait,
Il le ferait mourir
Après l'avoir torturé!

Le prince n'eut pas besoin
De s'en donner la peine,
Car l'ouvrier industrieux,
Avant la fin de la semaine,
Fit apporter l'ouvrage précieux,
Si beau, si vif, si radieux,
Que le blond amant de Clymène,
Lorsque sur la voûte céleste,
Dans son char d'or, se promène,
N'éblouit pas les yeux
D'un plus brillant éclat.

La princesse que ces cadeaux
Finissent par troubler,
À son père, à son roi

Ne sait plus quoi répondre.
Sa marraine aussitôt,
La prenant par la main,
Lui dit à l'oreille:
-«Il ne faut pas s'arrêter là,
Est-ce si exceptionnel
De recevoir tous ces cadeaux
Alors qu'il y a un âne,
Que vous connaissez,
Qui, sans cesse, remplit sa bourse
De beaux écus d'or?
Demandez-lui la peau
De cet animal exceptionnel.
Comme il est à l'origine
De sa richesse,
Vous ne l'obtiendrez pas,
Ou je raisonne mal».

Cette fée était bien savante,
Et cependant. elle ignorait encore
Que l'amour violent,
Lorsqu'on l'encourage,
Ignore l'or et l'argent:
La peau fut galamment accordée
Dès que la princesse la demanda.

Cette peau, quand on l'apporta,
L'effraya terriblement,

Et la fit se lamenter sur son sort.
Sa marraine survint et lui expliqua
Que quand on fait le bien
On ne doit jamais avoir peur,
Qu'il faut laisser penser au roi
Qu'elle est tout à fait disposée
À subir, avec lui, la loi conjugale,
Mais qu'au même moment,
Seule et bien déguisée,
Il faut qu'elle s'en aille,
Dans un pays lointain,
Pour éviter un mal si proche et si certain.

-«Voici», poursuivit-elle,
«Un petit coffre,
Où nous mettrons tous vos habits,
Votre miroir, votre toilette (1),
Vos diamants et vos rubis.
Je vous donne encore ma baguette.
Si vous la tenez dans la main
Le coffre vous suivra.
Cachez-le toujours sous terre.
Lorsque vous voudrez l'ouvrir,
À peine mon bâton aura touché la terre,
Qu'il s'ouvrira aussitôt devant vous.

Pour vous rendre méconnaissable,
La dépouille de l'âne

Est un masque admirable.
Cachez-vous bien sous cette peau,
On ne croira jamais,
Tant elle est effrayante,
Qu'elle renferme
Quelque chose de beau».

La princesse ainsi déguisée,
A peine sortie de chez la sage fée,
Dans la fraîcheur du matin,
Apprend, effrayée,
Son horrible destin:
Le prince prépare déjà
La cérémonie du mariage.
On court, on cherche
Dans toutes les maisons,
Chemins et avenues,
Mais on s'agite vainement,
Et on ne peut pas savoir
Ce qu'elle est devenue.

Partout se répandit
Un chagrin triste et noir.
Plus de noces, plus de festin,
Plus de gâteau, plus de dragées;
Les dames de la cour, toutes découragées,
N'en dînèrent pas, pour la plupart.
Mais le curé fut le plus triste

Car il déjeuna très tard,
Et, pire, n'eut pas d'offrande.

La princesse, cependant,
Poursuivit son chemin,
Le visage couvert d'une vilaine crasse.
Elle tendait la main à tous les passants.
Elle voulait se trouver
Une place de servante;
Mais les moins délicats,
Les plus méchants,
La voyant si sale
Ne voulaient ni écouter,
Ni prendre chez eux,
Une créature si dégoûtante.

Elle alla donc bien loin, bien loin,
Encore plus loin;
Enfin, elle arriva dans une ferme
Où la fermière avait besoin
D'une laveuse de plats,
Dont le travail incluait aussi
De bien laver les torchons
Et de nettoyer l'auge aux cochons.

On la mit dans un coin,
Au fond de la cuisine,
Où les valets, insolente vermine,

Ne faisaient que la bousculer,
La contredire et se moquer d'elle;
Ils ne savaient quel tour lui jouer,
La harcelant à tout propos;
Elle était la victime habituelle
De toutes leurs plaisanteries
Et de tous leurs bons mots.

Elle avait, le dimanche,
Un peu plus de temps libre.
Le matin, elle passait aux toilettes
Et entrait, ensuite, dans sa chambre, Qu'elle
fermait bien à clé.
Elle se lavait, puis ouvrait son coffre,
Mettait proprement sa toilette,
Rangeait dessus ses petits pots.
Devant son grand miroir, contente,
Elle mettait sa robe couleur de lune,
Ou celle qui flamboyait comme le soleil,
Ou même la belle robe bleue,
Que tout l'azur des cieux
Ne saurait égaler.
Elle regrettait toutefois
Que leur traîne
Ne puisse pas s'étaler
Sur le plancher trop petit.
Elle aimait se voir jeune, rose et blanche,
Et cent fois plus élégante

Que qui que ce soit;
Ce doux plaisir la faisait vivre
Et la menait jusqu'au dimanche suivant.

J'oubliais de dire, en passant,
Que dans cette grande ferme
Il y avait la basse-cour
D'un roi très riche et dépensier.
Là, poules naines,
Râles des genêts, pintades, cormorans,
Canards de Barbarie,
Outardes canepetière,
Et mille autres oiseaux bizarres,
Presque tous différents
Les uns des autres,
Remplissaient dix cours entières.

Le fils du Roi venait souvent,
Au retour de la chasse,
Dans ce charmant endroit,
Afin de se reposer,
Et boire de l'eau fraîche,
Avec les seigneurs de sa cour.
Le beau Céphale (2) lui-même
N'avait pas une telle allure!
Son air était royal, sa mine martiale,
Propre à faire trembler
Les plus fiers bataillons.

Peau d'Âne, de très loin,
Le regarda avec envie,
Et compris, par cette audace
Que sous sa crasse et ses haillons
Elle avait toujours
L'âme d'une princesse.
-«Il m'ignore
Mais il a l'air grand et aimable»,
Disait-elle,
«Heureuse est la belle
A qui il a promis son cœur!
S'il m'avait offert une robe de rien,
Je me trouverais mieux habillée
Qu'avec toutes celles que je possède».

Un jour, le jeune prince
Allant ici ou là,
De basse-cour en basse-cour,
Passa dans une allée obscure
Où la petite maison de Peau d'âne était.
Par hasard, il mit l'œil
Au trou de la serrure.
Comme c'était un jour de fête,
Elle avait mis une riche parure
Et ses superbes vêtements
Qui, tissus d'or fin et de gros diamants,
Égalaient l'éclatante lumière du soleil.
Le prince la regarda

Et ne put, qu'à peine,
Reprendre son souffle,
Tant il était émerveillé.
Les habits, la beauté du visage,
Son beau tour (3), sa vive blancheur,
Ses traits fins, sa jeune fraîcheur
Le touchèrent énormément;
Mais un certain air de grandeur,
Ainsi qu'une sage et modeste pudeur,
Témoignèrent
De la beauté de son âme
Ce qui le chavira.

Trois fois, dans la chaleur
Du feu qui l'animait,
Il voulut enfoncer la porte;
Mais croyant voir une déesse,
Trois fois, son bras fut arrêté
Par le respect qu'elle inspirait.

Dans son palais, pensif, il se retira
Et là, nuit et jour, il soupira;
Il ne voulait plus aller au bal
Quoiqu'on fût
En période de carnaval.
Il haïssait la chasse et la comédie,
Il n'avait plus d'appétit,
Tout lui faisait mal au cœur;

La nature de sa maladie
Était une triste et mortelle langueur.

Il demanda qui était
Cette sublime déesse
Qui demeurait dans une basse-cour
Au fond d'une allée effroyable,
Où l'on ne voyait goutte en plein jour.
-«C'est», lui dit-on,
«Peau d'âne.
Ce n'est ni une déesse, ni une beauté
Et si on l'appelle ainsi,
C'est à cause de la peau
Avec laquelle elle couvre tout son corps.
C'est le vrai remède contre l'amour,
En un mot, la bête la plus laide
Qu'on puisse voir après le loup».

On le lui dit, il ne le crut pas!
Les traits tracés par l'amour
L'obsédaient:
Ils ne pouvaient pas s'effacer.
Pendant ce temps, la Reine, sa mère,
Qui n'avait que lui comme enfant,
Pleurait et se désespérait.
Elle lui demanda, en vain, de lui dire
De quoi il souffrait.
Il gémit, il pleura, il soupira,

Mais ne dit rien, si ce n'est qu'il voulait
Que Peau d'âne lui fasse
Un gâteau de sa main.
La mère ne compris pas
Ce que son fils voulait dire.
-«Ô ciel! Madame», lui dit-on,
Cette Peau d'âne est une taupe noire,
Plus vilaine encore et plus crasseuse
Que le plus sale marmiton.
–« Peu importe», dit la reine,
«Il faut le satisfaire,
Et c'est à cela seul
Que nous devons penser».
Il aurait reçu de l'or,
Tant cette mère l'aimait,
S'il avait voulu en manger.

Peau d'âne prit donc de la farine,
Qu'elle avait fait tamiser
Pour rendre sa pâte plus fine,
Ainsi que du sel, du beurre
Et des œufs frais.
Pour bien faire sa galette,
Elle s'enferma dans sa petite chambre.

D'abord, elle se lava les mains,
Les bras et le visage,
Et prit un corset d'argent

Qu'elle laça très vite
Afin de faire son travail dignement.
Elle commença aussitôt.
On dit qu'en travaillant un peu trop vite,
Il tomba, par hasard, dans la pâte
Une bague de grand prix;
Mais ceux qui connaissent
Le fin mot de cette histoire
Affirment qu'il y fut mis par elle.
Quant à moi, franchement,
J'oserais bien le croire,
Sachant que quand le prince
Vint à sa porte
Et regarda par le trou de la serrure,
Elle s'en aperçut.
Sur ce point, les femmes sont perspicaces,
Et leur regard est tellement rapide
Qu'on ne peut pas les observer,
Ne serait-ce qu'un instant,
Sans qu'elles ne sachent
Qu'on les épie.
Je suis bien sûr encore,
Et j'en fais le serment,
Qu'elle apprit que son jeune soupirant
Avait bien reçu la bague.

On ne fit jamais
Une si bonne pâtisserie.

Le prince trouva la galette si bonne
Qu'il faillit, non seulement,
Avaler tout le gâteau
Mais aussi l'anneau.
Quand il vit la magnifique émeraude
Et le reflet doré du petit cercle
Qui soulignait la forme du doigt,
Son cœur fut touché
D'une joie incroyable.
Il le mit immédiatement sous son oreiller.
Son mal augmenta encore.
Les médecins, plein d'expérience,
En le voyant maigrir de jour en jour,
Jugèrent tous, par leur grande science,
Qu'il était malade d'amour.

Comme le mariage,
Quel que soit le mal qu'on en dise,
Est un remède efficace
Dans cette maladie,
On décida de le marier.
Il s'en fit quelque temps prier,
Puis dit: «je le veux bien,
Pourvu que l'on me donne en mariage,
La personne qui pourra mettre
Cet anneau».
La Reine et le Roi furent surpris
Par cette demande bizarre,

Mais il était si mal
Qu'on n'osa pas dire non.

Sans tenir compte de l'origine sociale
De la prétendante,
On se mit alors à chercher
Celle que l'anneau
Devait placer à une place éminente.
Personne ne voulut
Ne pas présenter son doigt,
Ni céder sa place.

Le bruit ayant couru que
Pour prétendre au prince,
Il faut avoir le doigt très fin,
Tous les charlatans,
Pour être bien accueillis,
Dirent qu'ils avaient le secret
De le faire mincir.
L'une, en suivant un caprice étrange,
Le pela comme du raifort;
L'autre en coupa un petit morceau;
Une autre, en le pressant,
Cru qu'il allait rapetisser;
Et l'autre, avec une certaine lotion,
Pour le rendre moins gros,
En fit tomber la peau.
Les dames utilisèrent tous les moyens

Pour que leur doigt
Entre dans l'anneau.

On commença par le présenter
Aux jeunes princesses,
Aux marquises et aux duchesses;
Mais leurs doigts, quoique délicats,
Étaient trop gros et n'entraient pas.
Les comtesses, et les baronnes,
Et toutes les personnes nobles,
Comme elles, tour à tour,
Montrèrent leur main
Et la montrèrent en vain.

Ensuite vinrent les filles pauvres,
Dont les doigts jolis et menus,
Car il en existe de très bien faites,
Semblèrent parfois
S'ajuster à l'anneau.
Mais la bague, toujours trop petite
Ou trop ronde,
D'un mépris presque égal
Rejeta tout le monde.

Il fallut en venir, enfin,
Aux servantes, aux cuisinières,
Et puis aux dindonnières,
En un mot, à tout le menu fretin,

Dont les pattes rouges et noires,
Tout comme les mains délicates,
Espéraient un heureux destin.
Il s'y présenta beaucoup de filles
Dont le doigt, gros et ramassé,
Dans la bague du prince
Eût aussi peu passé
Qu'un câble à travers
Le trou d'une aiguille.

On crut, enfin, que tout était terminé,
Car il ne restait, en effet,
Que la pauvre Peau d'âne
Au fond de la cuisine.
Mais comment croire, disait-on,
Que le Ciel la destinait à régner?
Le prince dit: «et pourquoi pas?
Qu'on la fasse venir».
Chacun se mit à rire, disant tout haut:
-«Comment est-ce possible
De faire entrer ici cette sale guenon»?
Mais lorsqu'elle tira,
De dessous la peau noire,
Une petite main qui ressemblait
A de l'ivoire coloré d'un peu de rose,
Et que la bague fatale
Entra facilement
Dans son doigt bien petit,

La cour fut tellement surprise
Qu'on ne peut le décrire.

Sur le coup de l'émotion,
On la mena au roi;
Mais elle demanda, qu'avant de paraître
Devant son seigneur, son maître,
On lui donnât le temps
De mettre un autre habit.
De cet habit, à vrai dire,
De tous côtés on s'apprêtait à rire.
Elle arriva alors
Dans les appartements.
Elle traversa les salles
Avec ses somptueux vêtements
Dont la beauté sublime
Ne fut jamais égalée.
Ses magnifiques cheveux blonds,
Mêlés de diamants,
Brillaient comme les rayons du soleil.
Ses yeux bleus, grands et doux,
Pleins d'une fière majesté,
En séduisirent plus d'un,
Sans en blesser aucun.
Sa taille, si menue et si fine
Qu'avec ses deux mains
On pouvait en faire le tour,
Montra ses contours

Et sa grâce divine.
Les dames de la cour, d'un coup,
Parurent moins belles et séduisante
Qu'auparavant.

Dans la joie et le bruit
De toute l'assemblée,
Le bon Roi ne se sentait pas
De voir sa bru posséder tant d'attraits;
La reine en était affolée,
Et le prince, son cher amoureux,
L'âme comblée de cent plaisirs,
Succombait sous le poids
De son ravissement.

Aussitôt, chacun prit ses dispositions
Pour le mariage.
Le monarque invita
Tous les rois des alentours.
Arborant de somptueux vêtements,
Ils quittèrent leur pays
Pour assister à cet événement.
On en vit arriver des Indes,
Montés sur de grands éléphants;
Il en vint de la côte des Barbaresques (4),
Qui, plus noirs et plus laids encore,
Faisaient peur aux petits enfants.
Enfin, de tous les coins du monde,

Il en débarqua et la cour en fut remplie.

Mais nul prince, nul monarque,
N'y parut avec tant d'éclat
Que le père de la mariée.
Son amour torturé s'était transformé
Avec le temps.
Tout désir criminel avait disparu,
Et le peu qui restait dans son âme
De cette innommable passion,
Attisait uniquement
Son amour paternel.
Dès qu'il la vit, il dit
En pleurant de joie:
-«Ma chère enfant,
Que béni soit le Ciel
Qui veut bien que je te revoie».
Il l'embrassa alors tendrement.
Chacun voulut s'intéresser à sa vie,
Et le futur époux fut ravi d'apprendre
Qu'il devenait le gendre
D'un roi aussi riche.

A ce moment-là, la marraine arriva
Et raconta toute l'histoire:
Par son récit, elle acheva
De combler Peau d'âne de gloire.

Il n'est pas difficile de voir
Que le but de ce conte
Est qu'un enfant apprenne
Qu'il vaut mieux s'exposer
A la punition la plus dure
Que de manquer à son devoir.
Si la vertu peut être malheureuse,
Elle est toujours récompensée.

Contre un amour morbide
Et ses passions malsaines,
La raison la plus forte
Est un rempart bien faible.
Il n'existe pas de cadeau assez coûteux
Qu'un amoureux ne veuille offrir.

L'eau claire et le pain noir
Suffisent pour la nourriture
De toutes les jeunes créatures,
Pourvu qu'elles aient de beaux habits.
Sous le ciel, il n'existe pas de femme
Qui ne s'imagine être belle,
Et qui, souvent encore, ne croie
Que si elle avait été une des trois beautés,
Elle aurait reçu la pomme d'or (5).

Le conte de Peau d'âne
Est difficile à croire,

Mais on s'en souviendra
Tant que, dans le monde,
On aura des enfants,
Des mères et des grand-mères

(1) Une chose qui a totalement disparu; il s'agit d'une nappe, faite dans un tissu très travaillé, sur laquelle on posait ses vêtements et objets de toilette.
(2) Amant de l'aurore dans la mythologie grecque.
(3) Beau tour du visage.
(4) Afrique du Nord.
(5) Pomme qui aurait dû être donnée à la plus belle des déesses et qui finalement fut à l'origine de la guerre de Troie.

Les fées.

Il était une fois une veuve qui avait deux filles. L'aînée lui ressemblait tellement, en ce qui concerne le physique et le caractère, que quand on la regardait, on voyait la mère. Elles étaient toutes les deux si désagréables et orgueilleuses que personne ne pouvait vivre avec elles. La cadette, qui était le portrait de son père pour la douceur et la gentillesse, était, avec cela, une des plus belles filles jamais vue. Comme on aime naturellement son reflet, cette mère était folle de sa fille aînée et, en même temps, haïssait la cadette. Elle la faisait manger à la cuisine et travailler sans cesse. Il fallait, entre autres choses, que cette pauvre enfant aille, deux fois par jour, puiser de l'eau à une grande demi-lieue de la maison, et qu'elle rapporte une grosse cruche bien pleine.

Un jour qu'elle était devant cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire.

-«Bien sûr, Madame», dit la jolie fille.

Rinçant immédiatement sa cruche, elle puisa de l'eau au meilleur endroit de la source, et la lui présenta, en soutenant toujours la cruche, afin qu'elle puisse boire plus facilement. La bonne femme ayant bu, lui dit:

-«vous êtes si belle, si bonne, et si gentille, que je ne peux pas m'empêcher de vous faire un don»!

C'était une fée qui avait pris la forme d'une pauvre paysanne, pour voir jusqu'où irait la gentillesse de cette jeune fille.

-«Je vous donne pour don», poursuivit la fée, «qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche soit une fleur, soit une pierre précieuse».

Lorsque cette belle fille arriva chez elle, sa mère la gronda car elle était revenue très tard de la fontaine.

-«Mère, Je vous demande pardon», dit cette pauvre fille, «d'avoir tardé si longtemps».

En disant ces mots, il lui sortit de la bouche deux roses, deux perles, et deux gros diamants.

-«Que vois-je là?», demanda sa mère, très étonnée, «je crois qu'il lui sort de la bouche des perles et des diamants; d'où vient cela, ma fille»?

Ce fut là, la première fois qu'elle l'appela sa fille.

La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce qui lui était arrivé, non sans cracher une infinité de diamants.

-«Vraiment», dit la mère, «il faut que j'y envoie ma fille; tenez, Fanchon, voyez ce qui sort

de la bouche de votre sœur quand elle parle, n'aimeriez-vous pas avoir le même don? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine et, quand une pauvre femme vous demandera à boire, vous lui en donnerez bien gentiment».

-«Ça m'étonnerait que j'aille à la fontaine», répondit la brute imbécile.

-«Je veux que vous y alliez», reprit la mère, «et tout de suite».

Elle y alla, mais en rouspétant. Elle prit la plus belle carafe en argent de la maison. Elle ne fut pas plutôt arrivée à la fontaine, qu'elle vit sortir du bois une dame magnifiquement vêtue, qui vint lui demander à boire. C'était la même fée que celle qui était apparue à sa sœur, mais elle avait pris l'air et les habits d'une princesse, afin de voir jusqu'où irait la méchanceté de cette fille.

-«Je suis venue ici», lui dit cette brute orgueilleuse, «pour vous donner à boire. Justement, j'ai apporté une carafe en argent exprès pour donner à boire à Madame. Vous pouvez boire à même la bouteille si vous voulez».

-«Vous n'êtes pas très gentille», reprit la fée, sans se mettre en colère, « et puisque vous êtes si peu aimable, je vous donne pour don qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche soit un serpent, soit un crapaud».

Lorsque sa mère l'aperçut, elle lui cria,

-«Hé bien, ma fille»?

-«Hé bien, ma mère», lui répondit la brute en crachant deux vipères et deux crapauds.

-«Oh, Ciel!», s'écria la mère, «que vois-je là? C'est sa sœur qui en est la cause: elle va me le payer»!

Aussitôt, elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit et alla se cacher dans la forêt la plus proche. Le fils du Roi, qui revenait de la chasse, la rencontra par hasard. La voyant si belle, il lui demanda ce qu'elle faisait là toute seule et ce qu'elle avait à pleurer.

-«Hélas, Monsieur, c'est ma mère: elle m'a chassée de la maison».

Le prince, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six perles, et autant de diamants, la pria de lui dire d'où cela lui venait. Elle lui raconta toute son aventure. Il en devint amoureux, considérant qu'un tel don valait mieux que tout ce qu'on pouvait donner en mariage à une autre. Il l'emmena au palais du Roi, son père, où il l'épousa.

Quant à sa sœur, elle se fit tellement haïr, que sa propre mère la chassa de chez elle. La malheureuse, après avoir bien couru, sans trouver quelqu'un qui veuille l'héberger, alla mourir au coin d'un bois.

Moralité.

Les diamants et les pièces d’or influencent beaucoup les esprits. Cependant, les douces paroles ont encore plus de force, et sont d'un plus grand prix.

Autre moralité.

La gentillesse demande des efforts, et un peu de complaisance, mais tôt ou tard elle est récompensée, et souvent lorsqu’on y pense le moins.

Barbe bleue.

Il était une fois un homme qui avait de belles maisons, à la ville et à la campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles recouverts de tapisseries, et des carrosses tout dorés. Cependant, par malheur, il avait la barbe bleue.

Cela le rendait si laid et si terrible, que toutes les femmes, et toutes les filles, s'enfuyaient devant lui.

Une de ses voisines, une dame de de qualité, avait deux filles qui étaient très belles. Il lui en demanda une en mariage et lui laissa le choix de celle qu'elle voudrait lui donner. Ses filles ne voulaient pas de lui comme mari, et elle se le renvoyaient l'une à l'autre, ne pouvant se résoudre à prendre un homme avec une barbe bleue. Ce qui les dégoûtait encore, c'est qu'il avait déjà épousé plusieurs femmes, et qu'on ne savait pas ce que ce qu'elles étaient devenues.

Barbe bleue, pour faire connaissance, les conduisit avec leur mère, trois ou quatre de leurs meilleures amies, et quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de campagne, où ils demeurèrent huit jours entiers. Ce ne fut que promenades, parties de chasse et de pêche, bals, festins et collations. Ils ne dormirent pas car ils passaient toute la nuit à se faire des blagues. Enfin, tout se passa si bien que la cadette commença à trouver que le maître des lieux n'avait pas une barbe si bleue, et que c'était un homme très gentil.

Dès qu'ils furent de retour en ville, le mariage se conclut. Au bout d'un mois, Barbe bleue dit à sa femme qu'il était obligé de faire un

voyage en province, de six semaines au moins, pour une affaire importante. Il la priait de bien se divertir pendant son absence et d'inviter ses amies. Elle pouvait les mener à la campagne si elle voulait. Il lui recommanda, également, de ne pas oublier les plaisirs de la table, et cela, où qu'elle fût.

-«Voilà», lui dit-il, «les clés des deux grands garde-meubles, celles de la vaisselle d'or et d'argent qui ne sert pas tous les jours, celles de mes coffres-forts, où est mon or et mon argent, celles des coffrets où sont mes pierreries; et voilà le passe-partout de tous les appartements. Cette petite clé là, c'est celle du bureau, au bout de la grande galerie de l'appartement du bas: ouvrez tout, allez partout, mais je vous défends d'entrer dans ce petit bureau, et je vous le défends de telle sorte que s'il vous arrivait de l'ouvrir, ma colère serait sans limites».

Elle promit d'observer exactement tout ce qui lui avait été demandé. Quant à lui, après l'avoir saluée, il monta dans son carrosse et se mit en route.

Les voisines et les bonnes amies n'attendirent pas qu'on vienne les chercher pour aller chez la jeune mariée, tant elles étaient impatientes de voir toutes les richesses de sa

maison, n'ayant pas osé y venir pendant que le mari y était, car sa barbe bleue leur faisait peur. Aussi, aussitôt arrivées, elles parcoururent les chambres, les bureaux, les garde-robes, des pièces qui étaient toutes plus belles et plus riches les unes que les autres. Elles montèrent ensuite aux garde-meubles, où elles purent admirer le nombre et la beauté des tapisseries, des lits, des canapés, des buffets, des guéridons, des tables et des miroirs où l'on se voyait depuis les pieds jusqu'à la tête, et dont les bordures, les unes de verre, les autres d'argent ou de vermeil, étaient les plus belles qu'on ait jamais vues. Elles ne cessaient pas d'exagérer et d'envier le bonheur de leur amie qui, cependant, ne se divertissait pas à voir toutes ces richesses, et cela à cause de l'impatience qu'elle avait d'aller ouvrir le bureau de l'appartement du bas. Elle fut si pressée par sa curiosité que, sans prendre en considération qu'il était très impoli de quitter ses invitées, elle y descendit par un petit escalier dérobé, et avec tant de précipitation qu'elle pensa se casser la figure deux ou trois fois.

Étant arrivée à la porte du bureau, elle resta immobile un instant, songeant à l’interdiction que son mari lui avait faite, et aux problèmes qui pourraient lui arriver à cause de sa désobéissance. Mais la tentation était si forte

qu'elle ne put pas la surmonter. Elle prit donc la petite clé et ouvrit, en tremblant, la porte du bureau.

D'abord, elle ne vit rien, parce que les fenêtres étaient fermées. Un instant plus tard, elle commença à voir que le plancher était couvert de sang coagulé, et que dans ce sang se réfléchissait l'image des corps de plusieurs femmes mortes suspendues aux murs. C'était toutes les femmes que Barbe bleue avait épousées et qu'il avait égorgées l'une après l'autre. Pétrifiée, la clé, qu'elle venait de retirer de la serrure, lui tomba des mains. Après avoir repris un peu ses esprits, elle ramassa la clé, referma la porte, et monta dans sa chambre pour se calmer, mais c'était impossible, tant elle était choquée. Ayant remarqué que la clé du bureau était tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois, mais le sang ne partit pas. Elle eut beau la laver, et même la frotter avec du sable, il demeura toujours du sang, car la clé était magique. Il n'y avait donc pas moyen de la nettoyer tout à fait: quand on enlevait le sang d'un côté, il revenait de l'autre.

Barbe bleue revint de son voyage le soir même et dit, qu'en chemin, il avait reçu des lettres qui l'informaient que l'affaire, pour laquelle il était parti, venait de se conclure à son

avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui montrer qu'elle était ravie de son retour si rapide.

Le lendemain, il lui demanda les clés, et elle les lui donna, mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'était passé.

-«Pourquoi», lui demanda-t-il, «la clé du bureau n'est-elle pas avec les autres»?

-«Très certainement», dit-elle, «parce que je l'ai laissée, là-haut, sur ma table».

-«Assurez-vous», dit Barbe bleue, « de me la donner rapidement».

Après plusieurs délais, il fallut apporter la clé. Barbe bleue l'ayant regardée, il dit à sa femme:

-«pourquoi y a-t-il du sang sur cette clé»?

-«Je n'en sais rien», répondit la pauvre femme, pâle comme un linge.

-«Vous n'en savez rien?», reprit Barbe bleue, «eh bien moi je le sais! Vous avez voulu entrer dans le petit bureau. Aussi, Madame, vous y entrerez et irez prendre place auprès des dames que vous y avez vues».

Elle se jeta aux pieds de son mari, en pleurant et en lui demandant pardon. On voyait bien qu'elle regrettait sincèrement de ne pas avoir été obéissante. Elle aurait même ému un

rocher, belle et affligée qu'elle était. Mais Barbe bleue avait le cœur plus dur qu'une pierre.

-«Il faut mourir, Madame», lui dit-il, «et immédiatement».

-«Puisqu'il faut mourir», répondit-elle, en le regardant les yeux baignés de larmes, «donnez-moi un peu de temps pour prier Dieu».

-«Je vous donne cinq minutes», reprit Barbe bleue, «et pas une minute de plus».

Lorsqu'elle fut seule, elle appela sa sœur et lui dit:

-«sœur Anne, va, je te prie, en haut de la tour, pour voir si mes frères ne viennent pas. Ils m'ont promis qu'ils viendraient me voir aujourd'hui. Si tu les vois, fais-leur signe de se dépêcher».

Sa sœur Anne monta en haut de la tour. La pauvre femme lui criait, de temps en temps: «Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir»? Et sa sœur lui répondait alors: «je ne vois rien que la poussière qui vole au soleil et l'herbe verte».

Alors, Barbe bleue, tenant un grand couteau dans la main, cria de toutes ses forces:

-«descends vite, ou je vais monter là-haut».

-«Encore un moment, s'il vous plaît», lui répondit sa femme.

Et aussitôt elle lui murmura:

-«Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir»?

Et sa sœur Anne répondit:

-«je ne vois rien que la poussière qui vole au soleil et l'herbe verte».

-«Descends très vite», cria Barbe bleue, «ou je vais monter».

-«Je viens», répondit sa femme, puis elle cria:

-«Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir»?

-«Je vois», répondit sa sœur Anne, «un gros nuage de poussière qui vient de ce côté-ci».

-«Est-ce que ce sont mes frères»?

-«Hélas, non, ma sœur, c'est un troupeau de moutons»!

-«Ne vas-tu pas descendre?», cria Barbe bleue.

-«Encore un moment», répondit sa femme et puis elle cria:

-«Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir»?

-«Je vois», répondit-elle, «deux cavaliers qui viennent de ce côté-ci, mais ils sont encore très loin».

-«Dieu soit loué", s'écria-t-elle un moment après, «ce sont mes frères».

-«Je leur fais signe, autant que je peux, de se dépêcher».

Barbe bleue se mit à crier si fort que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit et alla se jeter à ses pieds, tout en pleurs et décoiffée.

-«Cela ne sert à rien», dit Barbe bleue, «il faut mourir».

Puis, la prenant d'une main par les cheveux, et levant le couteau en l'air de l'autre, il se prépara à lui couper la gorge. La pauvre femme se tournant vers lui, et le regardant avec des yeux agonisants, le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir.

-«Non, non», dit-il, «recommande-toi bien à Dieu maintenant».

Il leva alors son bras.... Soudain, on frappa si fort à la porte que Barbe bleue s'arrêta. On ouvrit et, aussitôt, on vit entrer deux cavaliers qui, l'épée à la main, coururent vers Barbe bleue. Il vit que c'était les frères de sa femme, l'un dragon et l'autre mousquetaire. Il s'enfuit aussitôt, mais les deux frères le poursuivirent et l'attrapèrent avant qu'il ne gagne le perron. Ils lui passèrent l'épée à travers le corps et le tuèrent. La pauvre femme, presqu'aussi morte que son mari, n'eut pas la force de se lever pour étreindre ses frères.

Il se trouva que Barbe bleue n'avait pas d'héritiers et, qu'ainsi, sa femme devint la propriétaire de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa sœur Anne avec un jeune gentilhomme, dont elle était aimée depuis longtemps, une autre partie à acheter des charges de capitaine à ses deux frères, et le reste à se marier elle-même à un homme très gentils, qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avait passé avec Barbe bleue.

Moralité.

La curiosité, malgré tous ses attraits, fait naître, souvent, bien des regrets. On en voit des exemples tous les jours. C'est, n'en déplaise aux femmes, un plaisir bien frivole: dès qu'on le prend il cesse d'exister, et il coûte toujours trop cher.

Autre moralité.

Pour peu qu'on ait l'esprit sensé et que l’on comprenne le monde, on voit tout de suite que cette histoire est un conte du temps passé. Il n'existe plus de mari si terrible, ni qui demande l'impossible, fût-il mécontent et jaloux. Près de sa femme, on le voit filer doux et, quelle que soit la

couleur de sa barbe, on a du mal à juger qui des deux est le maître.